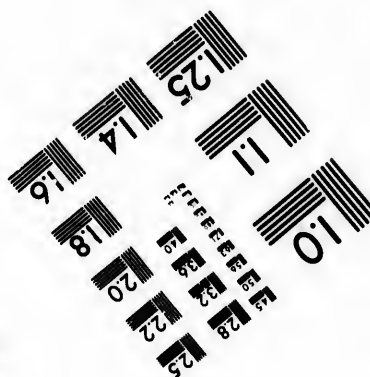
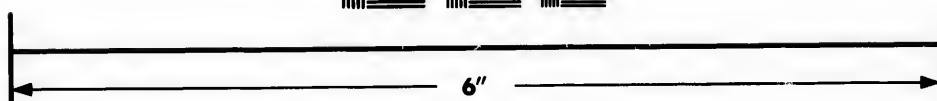
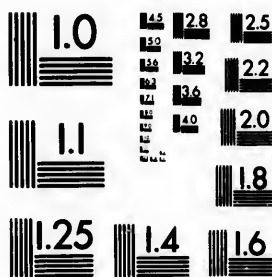


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8  
1.9 2.0  
2.2 2.5  
2.8 3.2  
3.6 4.0

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.0  
1.5  
1.8  
2.0

**© 1982**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

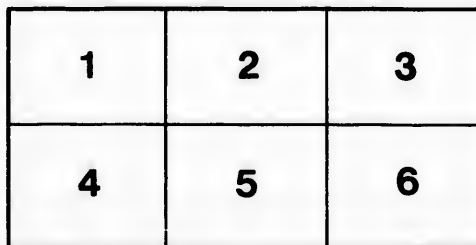
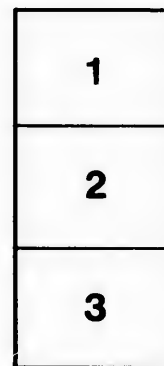
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata  
d to  
at  
e pelure,  
con à





C



CANADA

NATIONAL LIBRARY  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

*17506 154152*  
*V. S. 17506*

829.

**HISTOIRE**  
*D'ÉMILIE MONTAGUE,*  
**CINQUIÈME PARTIE.**

12

THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF  
ART AND HISTORY



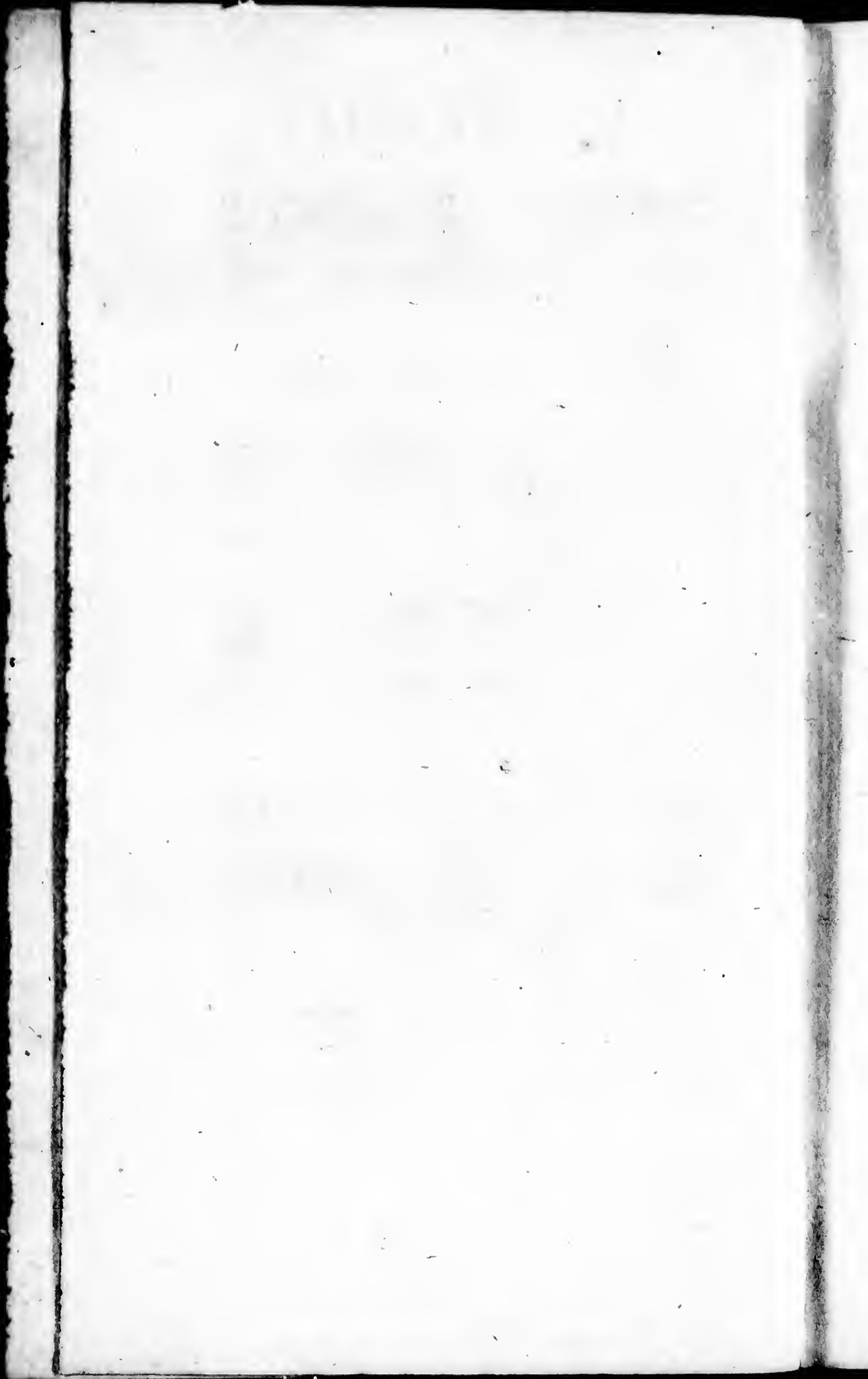
**HISTOIRE**  
*D'ÉMILIE MONTAGUE,*  
**PAR M. BROOKE;**  
*Imitée de l'Anglois, par Monsieur*  
**FREN AIS.**  
**CINQUIEME PARTIE.**



**A P A R I S,**  
Chez GAUGUERY, Libraire, rue  
des Mathurins, au Roi de  
Danemarck.

---

**M. D C C. L X X.**  
*Avec Approbation & Privil. du Roi.*





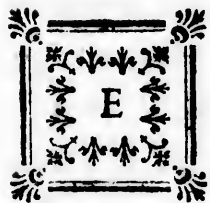
HISTOIRE  
D'ÉMILIE MONTAGUE.



LETTRE CLXXXIV.

*Miss Emilie Montague, au Colonel  
Rivers.*

A Rose-Hill, ce 17 Septembre



T c'est vous, mon cher  
Rivers, qui me faites  
sérieusement une pareille  
question? Vous me de-  
mandez si je n'ai jamais senti d'a-  
mour pour le Chevalier Clayton...

*Tome V.*

A

Non, mon Rivers, non. Jamais votre Emilie n'eut le cœur affecté de cette tendre passion avant qu'elle vît en vous le plus aimable des hommes, & que vos yeux ne me parlassent le langage d'une âme dont tous les sentimens paroissoient avoir la plus grande ressemblance avec les miens.

Oui, cher amant, nos âmes se ressembtent. Je ne vous ai jamais entendu parler que je n'aie, en même temps, senti que c'étoit mon propre cœur qui se développoit. Vos discours n'étoient que les miens, ornés du langage des Anges.

Je pensois bien du Chevalier Clayton. Je le voyois comme un homme qui étoit destiné à être mon mari. Je m'imaginois qu'il m'aimoit : la reconnoissance agit sur un cœur sensible; elle me faisoit croire que je le payois de retour. Pressée par mes

amis de consentir à ce mariage, je me prêtois à leurs desirs : mais je souffrois plutôt que je n'approuvois les poursuites du Chevalier. Je n'avois pas le courage de résister au torrent, & je ne m'opposois point à son cours. J'y cédois. De tous les autres hommes que j'avois vus, je n'en avois aimé aucun, & je m'imaginois que ce défaut d'affection venoit d'une froideur naturelle dans mon tempérament. Enfin, je n'avois pour le Chevalier qu'une estime languissante. Je m'efforçois de me flatter que c'étoit de l'amour. Je vous vis, mon cher Rivers; & ce moment fit évanouir mon illusion.

Vos yeux me firent sentir pour la première fois que j'avois un cœur. Vous restâtes quelques semaines avec nous. Avec quel transport je me rappelle ces délicieux momens ! Comme



mon cœur battoit lorsque vous approchiez de moi ! Quels charmes ne trouvois - je pas dans vos moindres discours ? Je ne vous entendois jamais parler que je ne sentisse un plaisir dont je ne pouvois me défendre. Je m'imaginois qu'il n'y avoit point de femme , en vous voyant , qui ne sentît les mêmes émotions. Ma tendresse augmentoit insensiblement. Je ne m'appercevois pas des conséquences qui seroient les suites du plaisir indulgent que j'avois à vous voir.

Je sentois que je vous aimois , quoique je doutasse encore de vos sentimens. Mon cœur , cependant , se flattoit que le vôtre étoit également affecté... Ma situation prévenoit toute explication. L'amour a mille manieres de se faire entendre.

Que ces douces , ces délicates at-

tentions qui me disoient , sans le dire à d'autres , tout ce que vous sentiez pour moi , m'étoient agréables ! Qu'elles m'étoient cheres !

Souvenez-vous de ce jour , mon cher Rivers , où , assis sous un petit bosquet d'aube-épine , près les bords de la riviere , le Chevalier se leva avec toute la compagnie pour aller voir passer un vaisseau. Je voulus les suivre. Vous me jettâtes en ce moment un regard , & je ne pus m'y méprendre : vous desiriez que je restasse. Il y avoit , sans doute , de l'imprudence à m'arrêter ; mais je ne pus prendre sur moi de vous refuser ce qui paroissoit vous faire plaisir. Je m'assis... Vous me serrâtes la main... & vos yeux me jurèrent un amour inexprimable.

Ce moment , mon cher Rivers , fut décisif. Je fis vœu de n'être ja-

mais qu'à vous. Je pris la résolution de ne point sacrifier le bonheur de ma vie à la parade romanesque d'être fidelle à un homme qu'on m'avoit persuadée d'accepter pour amant. Je me déterminai à lui avouer la tendresse que vous m'aviez inspirée, & à le prier de me dégager des promesses qu'on m'avoit arrachées & que je ne pouvois remplir sans me rendre malheureuse.

Mon cœur brûle de l'amour de la vertu. Ma réputation, mon honneur, me sont plus chers que la vie. Quelle amertume ne se feroit pas répandue sur tous mes jours, si je ne vous avois vu qu'après en avoir épousé un autre!

Telle est la force de la sympathie qui nous unit, mon cher Rivers. La vertu, & ces sentimens d'honneur & ces égards délicats qu'exigent la ré-

putation, & qui sont si puissans dans des esprits susceptibles de tendresse, n'auroient servi qu'à rendre plus insupportables les tourmens d'un amour sans espoir.

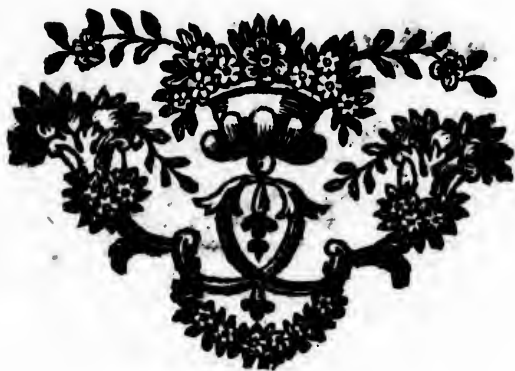
Je ne cesse point de me féliciter de vous avoir rencontré avant que ma situation m'eût rendue coupable en vous aimant. Hélas! que le crime est souvent peu éloigné de la vertu! Je tremble quand je pense que si je vous avois vu un mois plus tard, j'aurois été accablée du plus grand des malheurs.

Adieu, mon cher Rivers. Que ces inquiétudes ne vous tourmentent plus. Eh! en auriez-vous dû avoir? Souffrez que je vous fasse ce petit reproche.

Je reviens d'une visite que j'ai faite à quelques miles d'ici. Bell m'écrit qu'elle sera ici demain. Je

8 HISTOIRE  
suis extrêmement impatiente de la  
voir. Que j'ai de choses à lui dire de  
mon Rivers!

E. MONTAGUE.





LETTRE CLXXXV.

*Miss Emilie Montague, à Madame  
Temple.*

A Rose-Hill, ce 18 Septembre;

**J**E viens de recevoir votre lettre, ma chere & attentive amie. Vous voyez, sans doute, la joie que me cause l'événement que vous m'annoncez. Rivers avoit, en quelque façon, sacrifié la tendresse filiale à son affection pour moi, & je vous l'avoué, cela diminuoit la satisfaction que j'avois de me voir sur le point de passer mes jours avec lui. Je puis donc maintenant l'épouser sans être exposée à la réflexion pénible d'avoir

diminué le revenu d'une mere aussi respectable!

Que je serois heureuse, chere amie, si ma tendresse trop inquietante me caufoit moins de peine! mais je vous l'avoue... Je crains que je ne devienne, avec le temps, moins chere à Rivers. Je l'aime, avec tant d'excès, que je ne pourrois survivre à la perte de sa tendresse.

Il n'y a point de peines, point de tourmens, point de misere que je souffrisse avec plaisir pour lui: mais si je perdois son cœur, je perdrois tout ce qui peut soutenir ma vie.

Ah! comment pourrois-je supporter ses regards aujourd'hui si tendres & si passionnés, s'ils m'annonçoient quelque jour de la froideur & de l'indifference!

D'EMILIE MONTAGUE. II

Vous plaignez , sans doute , aimable amie , un cœur qui puise ainsi ses tourmens dans son extrême sensibilité... Mais pourquoi me laissez-je affecter de ces vaines craintes ? Jamais tendresse égala-t-elle celle de mon Rivers ? Un cœur comme le sien peut-il jamais être susceptible de changement & de caprice ? Ah ! ce sera l'affaire de ma vie entière de mériter son affection.

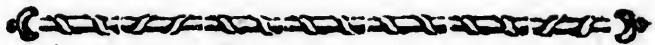
Oui , que ces imaginations sombres s'éloignent de moi. Ces inquiétudes , ces craintes ne sont que des chimères. Je lui fais injure. Elles ne reviendront jamais agiter mon esprit : elles renverseroient les douces espérances que j'ai conçues d'un bonheur inaltérable.

J'attends à tous momens Monsieur & Madame Fitzgérald.

E. MONTAGUE.

A vj





## LETTRE CLXXXVI.

*Le Colonel Rivers , au Capitaine  
Fitzgerald.*

**V**ous avez raison , mon cher Fitzgérald. L'amitié est comme l'amour ; elle est plus l'enfant de la sympathie que de la raison. Ce sont des causes opposées à celles de l'amour qui la font naître ; mais elle n'en frappe pas moins dans un clin d'œil comme l'amour. Elle est libre comme lui ; la contrainte lui fait perdre tous ses agrémens.

D'un principe , qui nous est incompréhensible , les affections de ces deux passions prennent feu aussi-tôt que deux personnes dont les cœurs sont à l'unisson se voyent & s'observent.

D'EMILIE MONTAGUE. 15

Il n'est donc pas plus possible à d'autres de nous donner des objets d'amitié que des objets d'amour. Cela ne dépend uniquement que d'un choix libre.

Une longue & insipide connoissance peut produire une froide estime : mais l'affection réelle fait une impression vive & subite.

Le temps, la connoissance plus particuliere de la personne, son mérite approfondi, fortifient cette impression : mais cela n'empêche pas qu'elle ne doive être volontaire.

J'ai senti cette espèce de sympathie à votre égard. J'avois une inclination particuliere pour vous avant que je scusse si vous méritiez mon estime.

Votre figure, votre air, vos manieres me firent penser d'abord que vous aviez des vertus.

Il y a du danger à se confier à ces

sentations prévenantes. La figure est, cependant, en général, un indice fidèle de l'esprit & du cœur, & vous avez justifié mon opinion sur ce point.

Je n'ai plus que quatre ou cinq jours à rester ici. Je voudrois déjà être à Londres.

*A midi.*

Voici une nouvelle singulière. Ma mere vient de recevoir une lettre d'un de ses parens qui revient en Angleterre. Il lui propose de me marier à sa fille. Il lui donnera vingt mille livres sterlings en dot. Ce n'est pas la moitié de sa fortune, & il lui assurera le reste.

Emilie.... & mon amour pour elle ne peut m'empêcher de lui trouver ce défaut. Oui, mon ami, elle a le défaut de porter la générosité jusqu'à un excès romanesque; c'est le défaut de tous les esprits innocens, & non

**D'EMILIE MONTAGUE. 15**  
corrompus, du beau sexe. Jugez du malheur dont je serois accablé si elle apprenoit cette nouvelle! Elle croiroit me prouver sa tendresse, en refusant de m'épouser pour que je fusse plus riche : mon intention est de hâter le moment d'obtenir sa main.

Vous allez la voir, mon cher Fitzgérald. J'ai une grâce à vous demander ; c'est de ne la point quitter & de l'empêcher d'aller à Londres jusqu'à ce qu'elle soit à moi sans pouvoir s'en dédire.

Votre chere Bell aura assez d'empire sur elle pour la retenir. Je crains que mon parent n'ait fait part de ses intentions à d'autres personnes qui seroient moins discretas que ma mere ; Emilie en pourroit être instruite si elle alloit à Londres, & je serois perdu. Oui, mon ami, elle ne consentiroit jamais à m'épouser. Je connois son esprit, & je ne puis prendre

trop de précautions pour qu'elle ignore absolument cette circonstance.

D'un autre côté, ce seroit manquer de délicatesse de ma part si je l'en instruisois. Il sembleroit que je voudrois me faire un mérite de mon refus.

Ce n'est pas à vous, mon ami, qu'il faut dire que les présens de la fortune me sont insipides, sans la personne pour qui je souhaiterois d'en être favorisé. Vous connoissez mon cœur. Vous aimez, & vous sçavez qu'un homme qui aime ne peut avoir d'autre sentiment.

Je puis même vous dire de moi quelque chose de plus. Je ne désire pas une augmentation de fortune. Il me semble qu'elle seroit incompatible avec mon mariage avec Emilie. Tout, à l'exception de l'indépendance, m'est indifférent; & les richesses ne me rendroient pas plus

heureux. Au contraire, elles pour-  
roient déranger le plan de vie & de  
bonheur que je me suis formé. Elles  
m'exciteroient nécessairement à faire  
des connoissances nouvelles & légères,  
& quels sont les gens riches qui n'en  
ont pas une multitude fatigante ! Et  
je perdrais ainsi des heures que j'ai  
consacrées d'avance aux douceurs de  
l'amitié & au charme des plaisirs do-  
mestiques.

Le revenu dont je jouis actuelle-  
ment est ce qu'un homme sage peut  
désirer, & je vous assure que je n'en  
souhaite pas davantage.

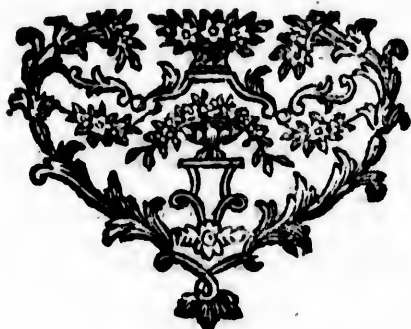
La médiocrité me plaît. Les grands  
projets ont toujours été mon aver-  
sion.

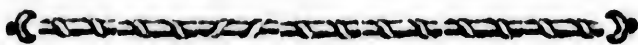
Je vais précipiter tous mes arran-  
gemens. Je compte pouvoir me ren-  
dre à *Rose-Hill* lundi prochain. Je  
ferai toujours agité d'une inquié-

rude extrême jusqu'à ce que je possède  
Emilie.

Que votre chere Bell ne m'aban-  
donne pas dans cette occasion !

RIVERS.





LETTRE CLXXXVII.

*Le Comte de B... à Sir Guillaume  
Fermor.*

A Richmond, ce 18 Septembre.

**J'**Ai fait un petit voyage, & je ne suis de retour ici que d'hier au soir. Je me réjouis de votre arrivée & je suis dans la plus grande impatience de vous voir. Je suis encore assez heureux pour avoir des impatiences à mon âge.

Ma petite Bell, comment se porte-t-elle ? Je m'intéresse toujours infiniment à elle ; je l'aime autant que je l'ai jamais aimée. Mais cachez cette circonstance à Monsieur Fitzgérald, & que sçait-on ? Il pourroit, peut-



être, en avoir quelque accès de jalousie. Je suis un rival aussi formidable qu'on peut l'être à quatre-vingt ans.

Mais, que je vous ai d'obligation, mon cher Fermor, de m'avoir fait faire connoissance avec votre ami le Colonel Rivers ! Je sens si fort tout le poids de ma vieillesse que les jeunes gens qui viennent me voir, m'inspirent la reconnoissance la plus vive. La connoissance de toute personne agréable, & qui n'a seulement que trente ans moins que moi, m'est précieuse ; elle me flatte d'autant plus que j'avois moins de droit d'y prétendre.

Les avantages personnels ont toujours eu dans mon esprit un prix qui étoit infiniment au-dessus de celui que je donnois à ce qui n'étoit que l'effet de l'accident.

La jeunesse, la santé, la beauté, l'esprit, sont des biens réels. L'opulence, les titres, les distinctions ne sont auprès que des avantages purement factices & de simple opinion. Ain, le jeune homme qui a la complaisance de voir un vieillard ; un homme, en bonne santé, qui visite un malade ; un homme de bon sens qui se captive au point de passer son temps avec un sot ou un fou ; un bel homme même qui fait compagnie à un homme laid, ont, selon moi, des droits à la reconnoissance. Ce sont eux, quelque différence qu'il y ait dans le rang ou la fortune, qui font la faveur.

J'ai joui du plaisir de voir le Colonel Rivers passer un jour tout entier avec moi ; & depuis ce temps, je n'ai pas eu, à beaucoup près, de momens aussi agréables. Je voulois lui justifier tout le cas que je faisois de votre re-

commandation; son mérite m'excitoit en même temps à lui susciter l'idée de me revenir voir, & j'oubliai mon âge: je fis le jeune homme avec lui.

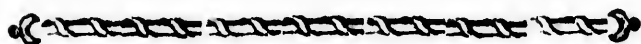
J'espère que vous viendrez passer quelque temps à Richmond, & vous pensez bien, je crois, sans que je vous le dise, que cette partie ne peut se faire sans Monsieur Fitzgerald & ma jeune amie.

Je trouve le vin de Bourgogne & de Champagne tout aussi bon qu'à vingt-cinq ans, & j'en ai une provision assez bien choisie.

Adieu, mon cher Fermor, votre ami

Le Comte de B...





LETTRE CLXXXVIII.

*Miss Emilie Montague au Colonel  
Rivers.*

A Rose-Hill, ce 18 Septembre.

QUoi ! Encore des inquiétudes ; mon cher Rivers ? Vous me dites que la forte émotion que me causa la vue du Chevalier Clayton , lorsque vous parûtes ensemble devant moi à Montréal , vous fit craindre que je ne l'aimasse. Vous fûtes jaloux de la rougeur qui me couvrit les joues lorsque vous entrâtes. Vous vous rappelez cette circonstance avec regret. Vous avez encore dans l'idée que j'avois sûrement quelque tendresse pour lui : vous voulez que je vous rende raison de la confusion sensible où me jetta sa présence.

Homme injuste ! Pouvez - vous bien encore avoir des soupçons ? J'avoue que je fus émue. Je me trouvai dans une confusion trop sensible pour qu'elle pût vous échapper : mais , mon cher Rivers , le Chevalier étoit-il seul ? Avez-vous oublié qu'il étoit accompagné du plus aimable de tous les hommes ?

Le Chevalier étoit lui-même un fort bel homme. Je l'ai souvent admiré ; mais ce n'étoit qu'avec ces yeux extatiques que l'on jette sur une belle statue.

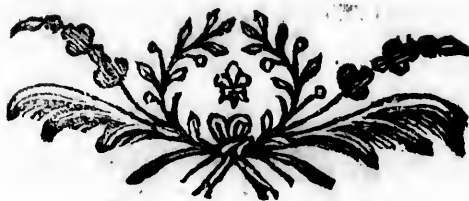
J'écoutois froidement tout ce qu'il croyoit me dire d'agréable ; sa présence ne me causoit pas la moindre émotion, même après une longue absence. Mais quand vous parûtes ensemble , mon cœur fut agité d'un battement involontaire : je rougis , je devins pâle. Je sentis que mes yeux montroient une douceur nouvelle ; je  
tremblois

D'EMILIE MONTAGUE. 23

tremblois... Un mouvement plus vif dans toutes mes artères annonçoit mon vainqueur... Soyez assuré que je n'ai jamais soupiré que pour mon cher Rivers...

On m'annonce mes amis. Adieu!

E. MONTAGUE



Tome V.



## LETTRE CLXXXIX.

*M. Fitzgerald, au Colonel Rivers.*

A Londres, ce 18 Septembre.

Votre lettre, mon cher Colonel, arrive presqu'au moment de notre départ pour Rose-Hill. J'y acheverai la mienne. J'espère vous y donner des nouvelles agréables de votre Emilie.

Vous faites très-bien de garder dans le secret la proposition qu'on vous a faite. Comptez aussi sur notre discrétion. Je serois bien charmé, cependant, quoique vous disiez contre la fortune, de voir la vôtre accrue de ces vingt mille livres sterlings. Il n'y a que la Demoiselle de trop.

Je ne vous loue point de votre dé-

licatesse en cette occasion ; ce seroit vous faire injure. Un homme qui pense aussi-bien que vous ne pouvoit pas en agir autrement ; vous n'agissez ainsi que de concert avec vous-même.

Je suis enchanté de la situation de votre maison. Placée au milieu d'un petit bois où l'œil peut saisir toute la vue, elle offre, selon moi, le séjour d'un Maître heureux. Ces grandes perspectives, où les objets & les yeux se perdent, annoncent qu'on cherche à se dissiper hors de chez soi.

J'aime infiniment la campagne. Je crois que le goût pour les scènes champêtres est né avec nous. Après avoir, en vain, cherché le plaisir au milieu des ouvrages & des prodiges de l'art, nous sommes forcés de revenir au point d'où nous sommes partis ; ce n'est que là, ce n'est qu'en jouissant de l'aimable simplicité de la nature que nous trouvons le vrai bonheur.



A Rose-Hill , au soir,

Je ne sçais ce qui afflige Emilie ,  
mon cher ami : elle n'a presque pas  
cessé de pleurer depuis notre arrivée :  
nous craignons qu'elle ne sçache vo-  
tre secret. Nous ne l'abandonnerons  
point jusqu'à ce que vous veniez,  
Hâtez-vous.

Adieu

FITZGERALD.





LETTRE CXC.

*Miss Emilie Montague au Colonel  
Rivers.*

A Rose-Hill, ce 18 Septembre.

**J**E suis trop sûre de votre estime & de votre amitié, mon cher Rivers, pour craindre de vous parler librement. Cependant que direz vous lorsque vous sçaurez ce qui m'engage à vous écrire?

C'est pour vous prier, mon cher Rivers, de suspendre, pendant quelque temps, notre mariage. Je vous prie de ne point me demander la raison de ce retard : vous devez être bien sûr qu'elle est forte.

Ne doutez, cependant, point de ma tendresse. Soyez persuadé, au

contraire , que toute mon ame est à vous , que vous m'êtes plus cher que la vie , que je vous aime plus qu'il n'a jamais été possible à une femme d'aimer. Je ne vis , je ne respire que pour vous. Si le sacrifice de ma vie pouvoit vous rendre heureux , la mort me seroit douce.

Hélas ! comment pourrois-je vous exprimer toute la tendresse de mon ame ? Je ne connois point de termes qui puissent seulement en donner une idée. Je souffre , au-delà de tout ce que l'on peut se figurer , d'être obligée de vous faire une proposition qui paroît si contraire à ma façon de penser.

Mais je suis sûre que , malgré la peine qu'elle vous fera à vous-même , vous n'aurez pas le moindre soupçon que ma vive affection se soit altérée. Je ne pourrois soutenir l'idée même que vous pourriez vous l'imaginer....

D'EMILIE MONTAGUE. 31

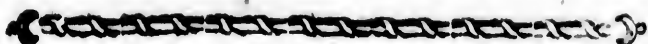
Je suis dans une agitation, dans une inquiétude, dans un tourment... Ah! je ne puis vous en dire davantage.

Je vous écrirai dans quelques jours.

J'ai encore quelque chose à vous dire. Oui, mon cher Rivers, je vous aime, & vous ne pouvez vous imaginer à quel excès. Mon amour est la passion la plus vive & la plus enflammée. Adieu.

EMILIE MONTAGUE.





## TTRE CXCI.

*Le Colonel Rivers, à Miss Emilie  
Montague.*

A Bellfield, ce 20 Septembre.

**N**ON, Emilie, non, vous n'avez jamais aimé, vous n'aimez pas. Il y a déjà bien long-temps que votre tranquillité sur notre mariage me cause une peine sensible. Aurois-je dû m'y méprendre? Cette attention portée jusqu'au scrupule, cette décence apparente, qui vous a si-tôt fait quitter ma sœur, n'auroit-elle pas dû m'éclaircir sur votre froide indifférence? L'amour avoit étendu son bandeau sur mes yeux.

Fille cruelle! Oui je le répète; vous n'avez jamais aimé. J'ai toute

vosre amitié ; mais cette passion ardente , cet enthousiasme de l'amour , qui nous jette dans l'indifférence pour tout ce qui ne s'y rapporte pas , vous est absolument inconnu. Votre amour n'est qu'imaginé ; il ne part point du cœur.

Il n'y a pas même jusqu'aux protestations que vous me faites de vosre tendresse dans vosre dernière lettre qui ne prouvent que vous sentez vous-même vosre indifférence. Vous répétez trop souvent que vous m'aimez ; vous en dites trop. Ce soin extrême à vouloir me persuader de vosre affection , ne sert qu'à me faire voir que j'ai raison d'en douter.

Vous m'avez jetté dans un tourment affreux. Mille craintes , milles doutes , agitent successivement mon esprit... Quelqu'autre homme plus heureux.-----

○ Ciel ! que pensé-je ? Ah ! par-

donnez, chere Emilie, si dans le trouble où je suis il me vient des idées qui vous sont injurieuses.--- Je vous rends justice. Je ne vous soupçonne pas d'inconstance. Je ne me plains que de votre froide indifférence. Vous vous êtes cru affectée. L'amitié vous a fait prendre le change; mais vous n'avez jamais senti les vives impatiences de l'amour. Sans cela, condamneriez-vous un homme pour qui vous avez, au moins, de l'estime, à des peines insupportables?

Vous avez la plus forte raison pour retarder cet heureux moment! Mais s'il y a une cause réelle, pourquoi ne me la pas dire? Pourquoi me la cacher? N'ai-je donc pas droit de savoir ce qui m'intéresse aussi vivement?... Quelle peut donc être cette cause? N'êtes-vous pas libre?

Qui peut vous faire hésiter, si ce n'est vous-même?

Je pénétre ce que cache votre silence. Vous rougissez d'avouer que votre cœur est insensible. Vous étiez persuadée que vous m'aimiez ; vous n'osiez dire que vous vous êtes trompée ; car enfin j'ai beau chercher dans d'autres circonstances ce fatal motif, je n'en vois aucune qui ait pû le faire naître. Ce n'est sûrement point l'état de notre fortune. Sa médiocrité ne vous a jamais effrayée , & vous sçavez qu'avec la possession de votre cœur, je me trouve plus opulent qu'un Monarque.

La vie , en effet , est si courte ! Le rôle que nous y jouons est de si peu de conséquence ! Et que peuvent les richesses au bonheur ?

Les tendres affections du cœur sont les seules sources , les seules causes des vrais plaisirs. Les titres les plus élevés & les plus respectables, aux yeux de la raison , sont les doux noms



d'amie , d'épouse , de mari , de pere ;  
& ce n'est que des doux liens de  
l'amour social que j'attends mon bon-  
heur. Vous y voyiez aussi le vôtre :  
Quel changement funeste !

Il est , cependant , un moyen ,  
chere Emilie , de me convaincre de  
votre tendresse. Je serai auprès de  
vous dans dix ou douze heures. Je  
vous demanderai votre main à mon  
arrivée , & si vous ne me la donnez  
pas sans balancer , c'est que vous ne  
m'aurez jamais aimé.

Ecrivez - moi , sur le champ , &  
renvoyez mon domestique chez ma  
mere à Londres : il m'y trouvera , &  
je repartirai aussi-tôt pour aller chez  
vous. Je ne peux plus supporter le  
tourment d'être ainsi en suspens.

Non , il n'y a pas actuellement  
d'homme sur la terre qui soit plus  
malheureux que moi. Je n'ai ja-  
mais ressenti plus vivement l'excès

E  
, de pere ;  
liens de  
mon bon-  
le vôtre :

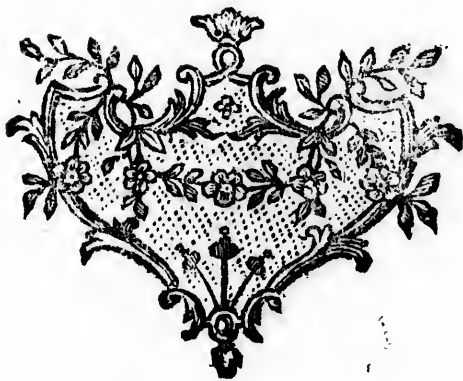
moyen,  
aincre de  
uprès de  
ures. Je  
à mon  
donnez  
vous ne

mp, &  
chez ma  
era, &  
er chez  
rter le  
s.

ement  
t plus  
i ja-  
excès

D'EMILIE MONTAGUE. 37  
de mon amour.--- Il faut que vous  
soyez à moi, Emilie, ou que je cesse  
de vivre.

RIVERS,





## LETTRE CXCII.

*Le Colonel Rivers , à M. Fitz-  
gérald.*

A Bellfield , ce 20 Septembre :

OUI , mon ami , ce que vous ne faites que soupçonner a de la réalité. Emilie est sûrement instruite de la proposition qu'on a faite à ma mere , & elle veut différer notre mariage jusqu'à l'arrivée de ce parent qui annonce si mal-à-propos son retour. Cette générosité est digne d'elle : mais elle ne s'accorde point avec l'amour. Il méprise ces petites circonstances...

Je suis sensiblement touché de la maniere dont elle m'écrit à ce sujet,

J'ai éprouvé, par ce qui est arrivé au Chevalier Clayton, que ce ne sont point là les sentimens d'un cœur vraiment affecté.

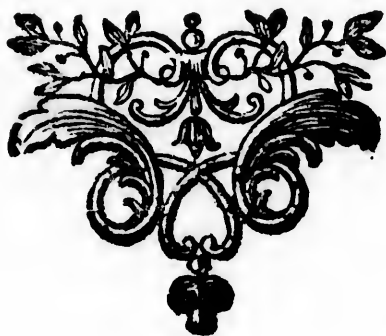
Cela me jette dans des inquiétudes inexprimables. Je crains que cette conduite romanesque ne soit l'effet de l'indifférence. Je la croyois incapable de froideur à mon égard; mais j'apprehende que son affection ne soit que de l'amitié portée à un degré plus élevé que les amitiés ordinaires, & je vous avoue que cela ne me satisfait pas.

Je voudrois absorber, engloutir, s'il est possible de s'exprimer ainsi, toutes les facultés de son cœur & de son esprit.

Il y a trop long - temps que la prudence diffère notre bonheur.... Elle ne le retardera plus. Je ne puis vivre sans elle; & si elle m'aime, je serai demain son mari.

Adieu. Vous me verrez pres-  
qu'aussi-tôt que vous recevrez ma  
lettre.

RIVERS.





L E T T R E C X C I I I .

*Miss Emilie Montague, au Colonel Rivers.*

A Rose-Hill, ce 27 Septembre.

QUoi! cela est possible? Rivers doute de la tendresse de son Emilie! Et ce n'est qu'une froide estime que j'ai pour lui!... Mes yeux lui ont donc bien mal exprimé les sensations de mon cœur!

Vous vous plaignez de ce que je ne partage pas votre impatience. Je croyois que Rivers auroit accordé quelque chose à la modestie & à la délicate pudeur de mon sexe.

Ah! que ne pouvez-vous pénétrer dans mon cœur! vous verriez si je suis froide & insensible.

Avez-vous donc pû oublier ces mo-

mens où, incertaine de vos sentimens, ma foiblesse ne vous en faisoit pas moins connoître, à chaque instant, ce que je pensois? Tous mes regards vous exprimoient l'ardeur de mon ame : enchantée de vous voir, j'oublois que j'étois presque la femme d'un autre.

Mais je ne dirai plus rien. Vous trouvez même que j'en ai déjà trop dit; ma tendresse vous déplaît, vous vous plaignez de ce que je vous répète trop souvent que je vous aime.

Vous croyez que je ne puis vous donner qu'une seule preuve évidente de mon affection.

Hé bien! je consens à vous la donner. Je serai à vous quand il vous plaira. Vous en avez marqué le moment; il est prompt; mais cela ne fait rien; j'y souscris, dût ma ruine & la vôtre, puisque vous le voulez, en être la conséquence fatale. Ma seule

ambition est de vous plaire ; & toute autre considération cesse dès ce moment. Et y a-t-il quelque chose qu'il soit dans mon pouvoir de vous refuser ?

Je vous laisse donc l'arbitre de mon sort. Je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre.

Je vous prie , cependant , de vous dissuader que ce soit un motif léger qui ait pu me faire hazarder à vous causer le chagrin dont vous vous plaignez. Vous sçauvez un jour la raison que j'ai eue , & vous verrez par là à quel point je vous aime.

Si j'avois à choisir de l'empire du monde ou de votre affection , je n'hésiterois sûrement pas : je préférerois votre tendresse , même avec la funeste condition de ne plus vous voir. Le plaisir d'être aimée de vous , ne laisse rien à mon idée sur la terre qui pût me rendre également heureuse.

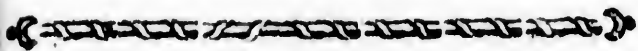


Jugez donc si c'est avec légèreté que j'ai pu souhaiter de différer un événement qui me fera goûter le comble de la félicité.

Je vous ai engagé à ne me point demander la raison qui m'excitoit à en agir ainsi. Je vous en prie encore. Je vous la dirai; mais je souhaite que vous ne me pressiez point de vous en instruire. Mon Rivers pourroit-il n'avoir pas cette complaisance pour une personne qui se dévoue à lui sans réserve?

E. MONTAGUE





L E T T R E CXCIV.

*Le Colonel Rivers , à Miss Emilie  
Montague.*

A Londres , ce 21 Septembre  
à 2 heures.

**P**Ouvez-vous donc ainsi me pardonner, chere Emilie, mon impatience impétueuse? L'excès de mon amour en est-il donc une excuse assez forte pour qu'il ne vous en reste point de ressentiment?

Comment est-il possible que j'aie pu me plaindre de tant d'expressions tendres du sentiment? J'étois, en ce moment, un monstre cruel. Je me déteste pour vous avoir écrit une pareille lettre.

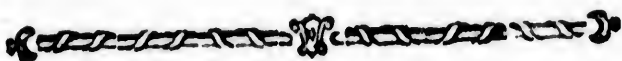
Je ferai tout ce que vous voudrez,

ma belle Emilie. Aurai-je jamais d'autres intentions que les vôtres ?

Je vous renvoie, sur le champ, le domestique. Je le suivrai dans deux heures, & je serai chez vous à la chute du jour.

RIVERS.





LETTRE CXCV.

*Le Colonel Rivers à Sir John  
Temple.*

A Rose-Hill, ce 21 Septembre ;  
à 9 heures du soir.

**E**Nfin, mon cher Temple, la plus aimable des femmes vient de consentir à faire mon bonheur... Elle m'a fait des représentations, elle a hésité : mais sa tendresse a surmonté les obstacles, & demain est le jour heureux où commencera ma vraie félicité.

Nous partirons aussi-tôt pour aller chez toi, & ton retour à Londres se trouve retardé par-là d'une semaine au moins. Le Capitaine Fermor & Madame Fitzgerald viendront avec nous. J'aurois voulu que Fitzgér-

rald nous eût aussi accompagné ; mais il est obligé de retourner à Londres où ses affaires l'appellent , peut-être , pour un mois. La parente d'Emilie en a elle-même qui la retiennent chez elle : sans cela nous vous l'aurions menée.

Emilie n'a jamais été si aimable que ce soir. Je voudrais que tu visses son embarras. C'est un mélange enchanteur de crainte , de plaisir , de confusion : elle me ravit.

Adieu. Je n'ai pas un moment à perdre. Le temps que je passe absent d'elle est une trahison que je fais à l'Amour.

RIVERS.



LETTRE



LETTRE CXCVI.

*Le Colonel Rivers , à Sir John  
Temple.*

A Rose-Hill , ce 22 Septembre ;  
à 10 heures du soir

**E**Lle est à moi , mon cher Temple.  
Mon bonheur est au-dessus de celui  
de tous les mortels.

Tu ne sçaurois te figurer com-  
bien elle est aimable. Qui pourroit  
peindre ses graces, sa dignité? Une  
douce sérénité regne sur toute sa phy-  
sionomie ; quel agréable sourire ! Ses  
yeux expriment une douceur tendre  
& languissante ; la modestie répand  
une aimable rougeur sur ses joues.

J'envie le bonheur du Capitaine  
Fermor. C'est lui qui va l'accompa-

50 HISTOIRE  
gner jusques chez toi. Je ferai le  
voyage avec Bell : je ne crois pas  
qu'elle me trouve fort amusant.

Adieu. Nous partons dans le mo-  
ment.

RIVERS.





LETTRE CXCVII.

*Le Colonel Rivers , à M. Fitzgerald.*

A Hill-wood , ce 29.

**J**E regrette bien , mon cher Fitzgérald , que vous ne soyez pas avec nous.

Je voudrois que tous mes amis fussent témoins de mon bonheur.

Je m'imaginóis que je ne pouvois pas aimer davantage Emilie. Je sens , cependant , que ma tendresse augmente ; elle me devient à chaque instans plus chere.

Son aimable esprit est d'une délicatesse !... Elle seroit adorable quand elle n'auroit pas d'autres charmes.

Quel éclat la modestie donne à la beauté !



Nous allons demain à Bellfield. Je suis impatient d'y voir ma belle Emilie. Ce n'est qu'un petit empire ; mais elle y regnera. Je suis las de la foule qui nous environne chez Temple. Je ne voudrais pas passer ma vie comme lui pour le double de sa fortune. J'aspire au moment d'être tranquille, & de me livrer à toutes les douceurs de l'amour & de l'amitié, sous les ombrages d'une agréable retraite.

Je l'ai dit mille fois, mon cher Fitzgerald, la plupart des hommes ignorent l'art de se rendre heureux ; & quel est celui, cependant, qui ne puisse, avec un peu d'étude, obtenir les plaisirs dont une ame sensible peut désirer la jouissance ?

On ne cherche qu'à suivre ce qui ne peut jamais nous satisfaire. On court avec avidité après les richesses ; on s'imagine qu'elles sont

D'EMILIE MONTAGUE. 53  
nécessaires pour pouvoir contenter ses  
desirs; & les plus beaux jours s'écou-  
lent dans l'inquiétude & dans des  
vaines espérances. Les plaisirs réels,  
que nous aurions pu goûter dans une  
société bien choisie, nous restent in-  
connus.

Heureux qui sçait se contenter de  
la médiocrité!...

Venez ici, mon cher Fitzgérald;  
& vous verrez en moi ce mortel for-  
tuné. Il ne manque plus que vous  
dans notre petit cercle pour complet-  
ter notre bonheur.

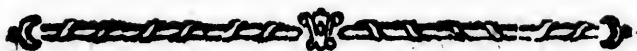
Votre chere Bell est gaie & se porte  
bien.

Adieu.

R I V E R S.



C iij



## L E T T R E C X C V I I I .

*Le Colonel Rivers , à M. Fitzgerald.*

A Bellfield , ce 3 Octobre.

**Q**Uelles délices de plaire à ce que nous aimons !

Mon cœur se dilatoit de plaisir en voyant Emilie satisfaite des petits embellissemens que j'ai faits à son appartement. On diroit aussi qu'il a été orné par les mains de l'amour même ; il est aussi gai , aussi riant que le jour d'un beau matin. Son cabinet de toilette , sa bibliothèque , sont charmans , & ce sont des lieux sacrés dont je me défends l'entrée. Il me semble que l'on est charmé d'avoir un endroit que l'on puisse dire être particulièrement à soi ; une espèce de sanctuai-

re, où l'on puisse se séparer des personnes mêmes qui nous sont les plus chères.

On m'a permis ce plaisir dès mon enfance ; & j'ai voulu le donner à mon Emilie.

Je l'ai priée, cependant, de me permettre de pénétrer quelquefois dans sa retraite quand elle y seroit.

Ah ! mon ami, le coup-d'œil expressif de l'amour reconnoissant qu'elle jetta sur moi, en ce moment, son air, son tendre sourire, me causèrent un ravissement que les seuls amans peuvent éprouver.

Je n'ai jamais été heureux avant ce temps, mon cher Fitzgerald. Cet attachement dont je vous ai parlé étoit agréable ; mais l'objet de ma tendresse étoit perdu de réputation dans le monde. La seule idée que j'en avois remplissoit mes plaisirs, d'amertume. Elle avoit mon estime, parce

que je connoissois son cœur ; mais ce n'étoit pas assez ; j'aurois voulu la voir estimée par les autres.

Je jouis de cette satisfaction dans toute son étendue avec Emilie. Tous ceux qui la voient l'adorent ; & elle est également l'objet de leur admiration , de leur estime , de leur respect.

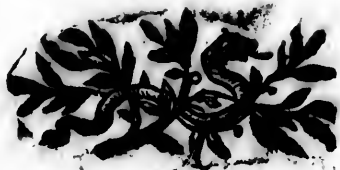
On diroit qu'elle n'est satisfaite elle-même d'inspirer tous ces sentimens que pour le plaisir de son amant. Quelle douceur n'est-ce pas pour moi lorsqu'elle cherche mes yeux , tandis que ceux des autres sont fixés sur elle ! Il semble qu'elle me dise que tous les objets lui sont indifférens , & qu'elle ne désire d'être remarquée que de moi seul.

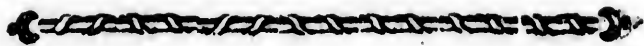
Tous les plaisirs se sont réunis ici pour mon bonheur. Je jouis aussi de ceux de l'amitié. Il ne manque absolument que vous ici pour qu'il n'y ait point dans le monde de société

D'ÉMILIE MONTAGUE. 57  
plus heureuse que la nôtre. Votre  
chère Bell est charmante. Elle seroit  
encore plus aimable si vous étiez ici.  
On voit à travers son enjouement un  
air de chagrin qui ne vient que de  
votre absence.

Ne nous laissez donc plus rien à  
désirer, cher ami, & venez le plus  
promptement qu'il vous sera possible.

R I V E R S.





## L E T T R E. CXCIX.

*M. Fitzgerald au Colonel Rivers.*

A Londres, ce 8 Octobre.

C'Est me braver, mon cher ami, que de me faire des peintures aussi vives de votre bonheur : il y a, en cela, de la cruauté.

Je suis, cependant, fâché, malgré mon dépit, de recevoir le cercle de vos amis : mais il faut absolument que votre petite Bell revienne à Londres avec Monsieur Fermor. Il est question d'affaires de famille qui exigent leur présence & qu'il faut terminer avant que je puisse traiter d'une Majorité, dont j'ai, enfin, obtenu l'agrément.

Et puis, à vous parler franche-

D'EMILIE MONTAGUE. 59

ment, je ne me soucie point du tout de laisser Bell plus long-temps chez vous. Elle me fait si soigneusement le détail de toutes vos attentions pour votre Emilie, que je crains qu'elle ne m'accuse d'indifférence lorsqu'elle sera revenue à moi.

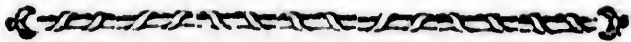
Il me semble, par tout ce qu'elle me dit, que vous êtes dans le plus beau chemin du monde pour gâter votre femme. Continuez, mon cher ami, continuez : mais je crains la contagion & je veux prévenir ce malheur. Et où en serois-je, bon Dieu si ma tête légère exigeoit, seulement la moitié de ce que vous faites ?

Mille choses, je vous prie, à toutes vos Dames.

FITZGERALD.







## LETTRE CC.

*Le Colonel Rivers , à M. Fitzgerald.*

A Bellfield , ce 10 Octobre.

**C**'Est vous - même , Fitzgerald , qui avez de la cruauté. J'ai presque envie de retenir Bell de force. Croyez - vous qu'on laisse aller bien volontiers une femme aussi charmante ?

Vous êtes heureux de ce que je suis plus amant que mari. Je vous assure que je tenterois de me venger du tour que vous nous jouez.

Mon bonheur , mon vrai bonheur à moi , est de me trouver placé au milieu d'un cercle de femmes aimables , telles que sont celles dont je

D'ÉMILIE MONTAGUE. 67  
suis actuellement entouré. Il m'im-  
porte peu qu'il y ait des hommes dans  
la maison.

Je voudrois m'emparer de tout  
le beau sexe. La conversation des  
hommes m'ennuie; mais celle des  
femmes, ce doux, ce joli babil me  
plaît infiniment. Je l'aime mieux que  
tout le sçavoir, que toute la littéra-  
ture du monde.

Et en lisant cela, s'il vous plaît,  
n'allez pas vous imaginer que je  
veuille dire qu'elles ont moins d'es-  
prit que nous, qu'elles sont moins  
susceptibles de s'instruire & de de-  
venir sçavantes, & qu'il ne leur sied  
pas d'avoir des connoissances. Non,  
non, mon cher. Tout ce qui tend à  
orner l'esprit, à adoucir les mœurs, à  
répandre des agrémens sur la vie hu-  
maine, sied à ces êtres charmans qui  
embellissent eux-mêmes ce qui con-

court à les rendre plus aimables ;  
ils— Mais vous ne méritez pas une  
lettre plus longue.

Adieu.

RIVERS.





LETTRE CCI.

*Madame Rivers la jeune, à Madame  
Fitzgerald.*

A Bellfield, ce 12 Octobre.

**J**E ne me fais point encore à votre absence, ma chere Bell. Avez-vous bien dit à Fitzgerald tout ce que je vous ai chargée de lui dire ? Il n'en sera pas quitte pour si peu : mon amitié pour vous lui promet encore bien d'autres reproches.

Vous avez été témoin, ma chere Bell, de tout ce que Rivers fait pour moi. Vous avez aisément remarqué que je ne mérite pas les louanges & les attentions qu'il me prodigue. Je n'en ressens pas moins vivement le plaisir qu'elles me font. Moins je les

mérite, & plus elles me flattent : ce sont autant de preuves de son amour. Quel homme est plus ingénieux à trouver dans l'objet qu'il chérit une perfection idéale qui l'orne & l'embellit ?

Vous sçavez que si je souhaite d'être aimable, ce n'est que pour le paroître à ses yeux. Lui plaire est mon bonheur suprême; & si je suis assez heureuse pour lui offrir toujours les mêmes agrémens, je m'inquiète peu de l'admiration du monde entier. Je ne désire de la beauté que pour lui; je n'en désire que pour justifier la préférence qu'il m'a donnée.

Le lieu que j'habite est agréable en lui-même; mais il seroit affreux, que la présence seule de mon mari me le rendroit charmant. Il me semble que tous les objets sont devenus plus beaux à mes yeux depuis l'instant que je l'ai connu & que sa tendresse m'a donné de l'existence.

On a beau se plaindre. Le Ciel nous a placés dans ce monde pour y être heureux. C'est seconder sa volonté que de chercher le bonheur par des moyens qui s'accordent avec la Justice divine.

Eh ! ne le voyons-nous pas sans cesse par le spectacle que la Providence nous offre dans sa conduite ? L'Univers a , presque par-tout , un air riant. Les couleurs les plus vives couvrent la surface de la terre ; les animaux jouent entr'eux , les oiseaux chantent ; & lorsque la gaieté accompagne notre innocence , il semble que nous nous conformions à l'ordre de la Nature & à la volonté de la Puissance bienfaisante qui nous a créés.

L'Être Suprême n'a sûrement pas voulu que nous menassions une vie triste & sombre. La vive verdure dont il a couvert la terre entière , est l'em-

66            H I S T O I R E  
blême de la gaieté & de la joie...  
Il auroit pû également la couvrir d'un  
vaste tapis noir.

Adieu , chere Bell.

EMILIE RIVERS.





LETTRE CCII.

*Le Colonel Rivers, à Monsieur  
Fitzgerald.*

A Bellfield, ce 14 Octobre.

**V**OUS louez mon Emilie, mon  
cher Fitzgerald. C'est le plus grand  
plaisir que je puisse attendre de l'a-  
mitié.

Ne la viendrez-vous donc pas voir  
bientôt? Vous la trouverez plus char-  
mante que vous ne l'avez jamais vue.  
Un homme qui jetteroit les yeux sur  
elle & qui ne l'aimeroit pas, seroit un  
monstre qu'il faudroit bannir de la  
société.

Sa beauté, quelque aimable que  
soit sa figure, est son moindre mé-



rite. Son esprit, ses connoissances, sa tendresse, sa sensibilité, sa modestie, sa candeur font son principal ornement.

Elle a toutes les façons polies du beau monde, sans avoir perdu cette simplicité ravissante que vous avez remarqué dans ses manières. Elle a conservé cette innocence naïve & sans affectation, cette droiture de cœur qui s'altèrent si souvent dans la foule.

Je monte souvent à cheval. Je vais à une ferme ; je vais voir un champ ; c'est pour avoir le plaisir de revenir auprès d'elle. Ces petites absences raniment notre tendresse. Toute inquiétude, toute pensée sombre s'éloigne de moi à l'aspect de ce temple enchanté de l'amour. Avec quel air riant cette tendre amie ne vient-elle pas au-devant de moi ? Ses yeux bril-

lent à mon approche. Elle reçoit mes amis avec une franchise qui les charme, parce qu'ils sont mes amis. J'envie presque les atterrissons qu'elle a pour eux, quoiqu'elle ne les ait que par égard pour moi.

Elle est d'une simplicité élégante dans sa parure & dans toute sa maison. Je vois sa satisfaction quand elle s'est parée de quelque chose qui me plaît. Mais ce qui me fait le plus de plaisir, c'est de voir sa tendresse pour ma mere; c'est de voir ma mere avoir pour elle autant d'affection, peut-être, qu'elle en a pour Lucie & pour moi.

Mon bonheur est au-delà de l'idée la plus exaltée que j'avois pu m'en former... Il ne me faudroit qu'un peu plus de revenu: mais ne croyez pas que ce souhait influe sur ma félicité. J'ai tout ce qui suffit pour moi &

pour Emilie ; l'amour nous rend indifférens à l'ostentation. Je ne voudrois avoir plus de revenu que pour recevoir mieux mes amis , que pour jouir du plaisir divin de la bienfaisance.

Mais ne voudriez-vous pas que je m'accoutumasse à vous écrire sur d'autres sujets ? Faut-il que cette femme m'occupe sans cesse ? Ne dois-je songer qu'à elle ? Ne puis-je parler que d'elle ?

La vie que j'ai choisie me plaît de plus en plus. J'aurois une fortune beaucoup plus considérable , que je n'en passerois pas moins la plus grande partie de l'année à la campagne. J'aggrandirois ma maison , je la remplirois de mes amis.

Ma situation est belle. Ce ne sont point , à la vérité , de ces scènes magnifiques qui nous frappoient d'éton-

D'EMILIE MONTAGUE. 71  
nement au Canada ; mais ma maison  
est bâtie sur la pente d'une colline  
agréable & exposée au midi. Le jar-  
din est terminé par un petit ruisseau  
rempli de Truites & d'Ecrévisses, &  
qui, à quelque distance, semble se  
perdre dans une Isle de saules & d'o-  
siers. Un petit pont rustique joint le  
jardin à une belle prairie, où nous  
voyons de nos fenêtres, bondir un  
nombreux troupeau de moutons.

Emilie a déjà dessiné des plans  
pour embellir le jardin. Le parti  
qu'elle tire du terrain & de la variété  
de ses pentes & de ses situations, est  
surprenant. Elle y formera des bosquets  
d'arbrisseaux odoriférens. Je voudrais  
bien qu'elle en fit un séjour digne  
d'elle.

Je fais, de mon côté, des planta-  
tions d'une autre espèce : mais je ne  
veux pas qu'elles ne soient utiles qu'à

moi seul. Je plante des Peupliers d'Italie & des Chênes qui porteront un jour le tonnerre Britannique aux extrémités du monde.

Il le faut avouer. Tandis que nous avons assez de fermeté pour rester indépendans , nous sommes , nous autres Gentilhommes campagnards , oui , nous sommes les meilleurs Citoyens , les plus fidèles Sujets.

Heureux par nous - mêmes , nous ne cherchons point à troubler la tranquillité des autres. Occupés de soins également utiles & agréables , sans autre envie que de conserver notre fortune par des moyens honnêtes & avantageux à la Patrie , nous ne formons point de projets ni de complots ambitieux , nous ne fatiguons point la société par des plaintes , nous n'outrageons point le Gouvernement par d'indignes satyres.

C'est

C'est parmi les prodigues, les avares, les vicieux, les indigens, les scélérats que se trouvent les Clodius & les Catilina de ce monde.

L'amour de l'ordre & de l'harmonie morale qui est si naturel aux cœurs vertueux, est chez nous le lien de l'obéissance raisonnable que l'on doit aux Loix.

Un homme qui se trouve dans une situation aisée ne se laisse pas facilement persuader que tout panche vers sa ruine. Une clameur publique n'est souvent qu'une déclamation qui n'a point de motif réel. Je le répète, un homme qui jouit d'un revenu suffisant pour se soutenir ou qui y supplée par son industrie, qui a de la vertu, qui est indépendant, qui vit avec la femme qu'il aime, cet homme est docile aux loix qui lui assurent son bien ou les fruits de ses talens; il

74 H I S T O I R E  
chérit, il aime le Prince sous le Gouver-  
nement duquel il en jouit.

Je suis sûr, mon cher Fitzgérald,  
que vous êtes sur ce point de mon  
opinion.

Adieu.

R I V E R S.





LETTRE CCIII.

*Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.*

Ce 17 Octobre.

**J**E m'en apperçois de plus en plus, mon cher Fitzgérald. Notre bonheur dépend de la prudence de notre jeunesse, & de ne point épuiser nos cœurs dans une multitude d'intrigues avant le mariage.

Temple aime ma sœur; il est heureux avec elle: mais quelle différence de son bonheur au nôtre! Il la croit belle, & elle l'est en effet. Elle est aimable; il l'aime, il l'estime. Il la préfère à toutes les autres femmes. Mais a-t-il cette délicatesse, cette vive sensibilité qui donne à l'amour ses plaisirs les plus doux & les plus



exquis? Sa tendresse n'est qu'une passion; elle est susceptible de changement. La nôtre part du cœur; il en est pénétré; elle y renaît sans cesse, & le temps ne la rend que plus agréable.

Le tumulte du desir est la fièvre de l'ame: mais la santé, si je peux me servir de cette expression, c'est cette tranquillité délicieuse, où le cœur est doucement ému & qui ne se trouve que dans un amour dont la base est l'amitié, & qui nous rend heureux sans offenser l'objet aimé.

Dans le voyage de la vie, la passion est la tempête: l'amour, le doux amour, est le vent propice qui nous mène heureusement au port.

La dissipation, le tourbillon du monde & un cercle continuel d'amusemens publics & domestiques, assureront, peut-être, à ma sœur, ce que Temple a pu conserver de son cœur

D'EMILIE MONTAGUE. 77  
mais son amour languiroit bientôt  
dans une retraite qui auroit mille  
charmes pour nous.

Je vous avoue que je ne suis pas  
sans inquiétude sur le bonheur de  
Lucie.

Mais ce sujet est trop triste.

Adieu.

R I V E R S.





## LETTRE CCIV.

*M. Fitzgerald, au Colonel Rivers.*

A Londres, ce 19 Octobre.

**J**E ne connois rien, mon cher Rivers, qui fasse mieux sentir le prix de l'amitié, que l'envie qu'elle excite !

J'ai remarqué mille fois qu'on aime mieux nous voir jouir de tout autre avantage, que de celui d'avoir un ami fidèle. Les richesses, le génie, l'esprit, la beauté, sont moins enviés. Un cœur intéressé se gonfle de jalousie à la vue de ces liaisons sociales, qui sont les cordeaux de la vie ; mais dont les préjugés nous ôtent souvent la jouissance.

Les hommes qui n'ont ni ame, pour s'affecter de ce sentiment généreux, ni bonnes qualités qui puissent le leur mériter, haïssent tous ceux qui sont assez heureux pour éprouver cette affection & la faire éprouver à d'autres. Un ami est, à leurs yeux, un trésor inestimable ; mais ils ne peuvent y atteindre : ils l'ambitionnent en vain ; & dans leur désespoir, ils détestent tous ceux qui le possèdent.

Pour moi, mon cher Colonel, j'aimerois mieux être la dupe d'une foule de fausses protestations d'amitié, que de ne pas faire mes efforts pour en obtenir de vraies. La crainte d'être trompé ne pourroit me retenir.

Les dupes jouissent, au moins, pendant un certain temps du bonheur qui ne suit que la réalité ; mais

un cœur froid, défiant, borné, ne connoît jamais l'ardeur agréable du plaisir que cause l'amitié.

Nous perdons de notre propre bonheur dans la même proportion que la confiance dans les vertus des autres s'affoiblit.

Cette basse jalousie qu'excite l'amitié, & qui avilit la nature humaine, n'a pas échappé au Lord Halifax. Il vient de publier, à ce sujet, un Ouvrage qu'il a fait dans la vue d'instruire sa fille. Il l'engage à se précautionner contre toute espèce d'amitié: mais ses conseils outrés ne sont que l'école de l'artifice, de la prudence; & d'une morale intéressée. La raison qui l'a porté à donner ces avis à sa fille, c'est que les amitiés particulières excitent l'envie & la haine de ceux qui n'en sont pas susceptibles. C'est ce que je vous disois; mais

D'EMILIE MONTAGUE. 81  
j'aime mieux être exposé à l'animosité des autres, j'aime mieux courir les risques d'être dupe, que de ne pas me livrer aux douceurs d'une si charmante liaison.

La tendresse de ma chere Bella a les premiers droits sur mon cœur; votre amitié a les seconds. Je ne céderois pas le plaisir dont elle me fait jouir, pour la Couronne du Sophi.

J'estime beaucoup Temple. Sa conversation me plaît. Il est gai, amusant; mais je n'aurai jamais pour lui l'affection que j'ai pour vous. Les craintes qu'il vous inspire sur le bonheur de votre sœur ne me paroissent, cependant, pas bien fondées. Il l'aime, & elle a de quoi s'assurer le cœur d'un homme de son caractère. Ce n'est pas son mérite. & son aimable beauté qui le retiendront enchaîné;

mais la variété qu'elle sçait jetter , sans affectation , dans toutes ses manieres , ses caprices agréables , le captiveront sans cesse.

Sa beauté est ravissante. Bell ne lui fait qu'une ombre ; & si vous voulez cesser d'être aveugle un moment sur votre Emilie , vous avouerez qu'elle est aussi beaucoup plus belle qu'elle.

Mais ce n'est qu'aux yeux d'un Peintre qu'elle est ainsi. Les yeux d'un amant sont bien différens. Sa maîtresse est toujours le plus bel objet qu'il y ait dans l'Univers entier.

Lucie est belle , aimable , charmante ; mais il me semble que Bell est plus sûre de faire naître des desirs ; & la femme qui inspire le plus de tendresse est , selon moi , la plus belle.

D'EMILIE MONTAGUE. 83

Je ne cesserai jamais d'être de cette opinion.

J'ai dans l'idée que nous ne cessons point non plus, ni vous ni moi, d'être heureux. Une sympathie décidée, un goût vif & l'estime, nous ont conduit au mariage; & la délicatesse, la vertu, l'affection de nos deux charmantes femmes, ne peuvent manquer de perpétuer la durée de notre amour.

D'ailleurs, nous avons l'un & l'autre des affections vives; nous aimons tous deux la société des femmes; & celles qui sont indignes de l'attachement d'un galant homme, ne nous ont point vû enchaînés à leur char.

Adieu.

FITZGERALD.

Bell vient de me dire qu'elle vous avoit aussi écrit. Elle n'a pas voulu

D vj



84 HISTOIRE  
me montrer sa lettre... Un léger soupçon... Mais non... Je n'ai point de soupçons.



LETTRE CCV.

*Madame Fitzgerald, au Colonel  
Rivers.*

A Londres, ce 19 Octobre.

**E**N vérité, je meurs d'envie de retourner à Bellfield. J'aime à la folie votre petit bois... Ce n'est pourtant rien en comparaison de notre Montmorency ou du cher petit Sillery... mais c'est un joli petit bois. Vénus n'en avoit peut-être pas d'aussi agréables à Cythère, pour les doux plaisirs.

Quels charmans ombrages! mais je ne prétends pas particulariser tous les morceaux détachés de vos scènes rustiques. Je veux vous dire tout ce que j'en pense en un mot; elles forment un ensemble séduisant; mais ce

jardin d'Eden, si vanté, ennuyoit Eve sans son Adam; & moi, je ne veux plus revoir vos bosquets, vos prairies, vos ruisseaux, sans que Fitzgerald vienne les voir avec moi.

Je ne conçois pas ce qui avoit pu vous engager à traverser l'Occan. Pouvez-vous donc abandonner, sans regret, une retraite aussi charmante? La folie humaine m'étonne toujours. Quoi! on s'expose en courant le monde, par avarice ou par ambition, à des fatigues, à la misère, & même à la mort; & la cabane champêtre, le ruisseau argenté qui en arrose les jardins, la colline de verdure que les fleurettes tapissent de leur éclat, ont mille charmes ravissans que l'on néglige.

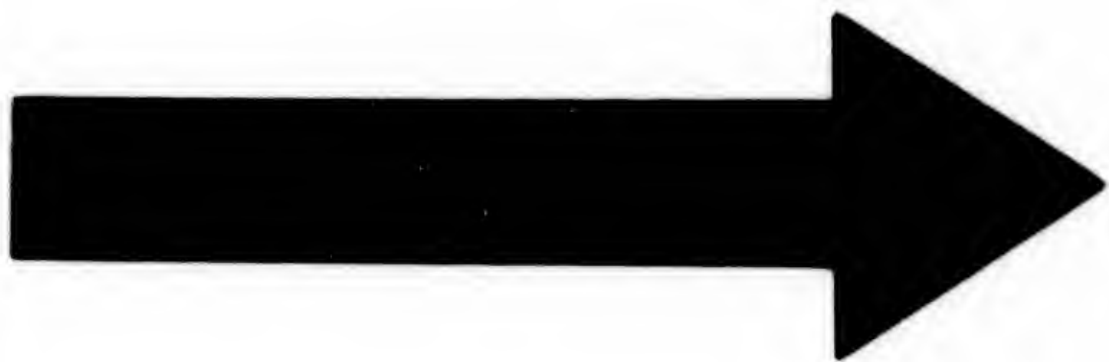
Mais voilà les hommes. Ce sont des animaux cruels, rapaces. Jamais satisfaits avec leur esprit hardi & entreprenant, ils désirent toujours, dans

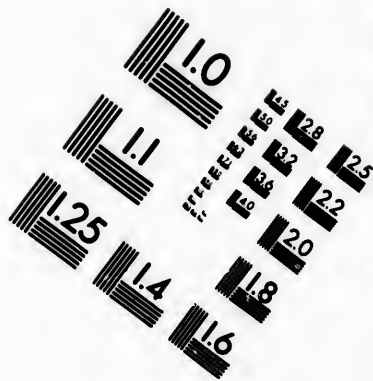
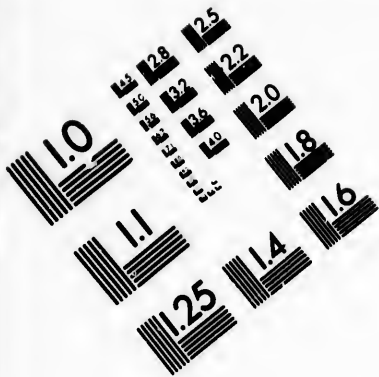
leur folie, plus de terre qu'ils n'en peuvent cultiver, plus d'argent qu'ils n'en peuvent dépenser.

Cette avidité insatiable du gain, cette rage d'accumuler, dont on vous inspire la fureur dès l'enfance, vous corrompt le cœur; elle vous enlève presque tous les plaisirs de la vie.

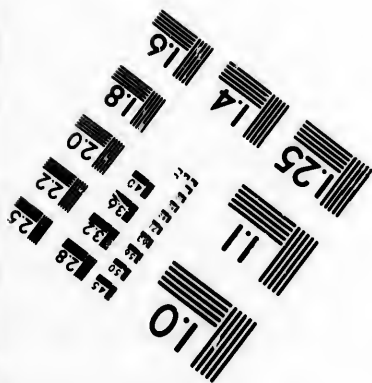
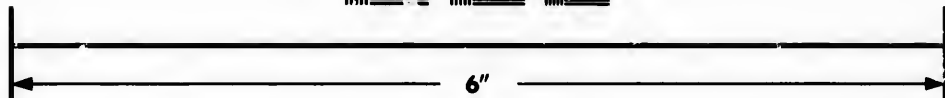
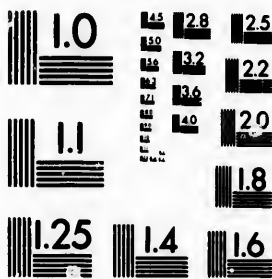
Quelle aigreur! Ne vous fâchez pas, mon cher Colonel: ce n'est ni vous ni Fitzgérald que je fronde; je ne censure que le général; vous êtes deux héros que je distingue toujours dans la foule.

Il le faut bien. Vous êtes doués tous deux d'une portion de la sensibilité & de la générosité qui fait l'appanage du beau sexe. Cela vous rapproche de nous d'une manière à mériter nos éloges. Et ce n'est pas la seule chose que vous y gagnez. Je suis persuadée que vous serez toujours deux maris fort heureux. Nous





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



avons mis notre sort entre vos mains, & vous avez l'une & l'autre cette générosité qui vous porte à aimer des êtres aussi confians : & puis n'avez-vous pas les deux plus aimables femmes qu'il y ait au monde ? Je crois, entre nous, que cela ne vous a pas échappé.

Il ne faut pas être grand Philosophe pour sçavoir que l'amour est un feu qui, comme les autres, s'éteint par le trop ou le trop peu de matière combustible.

Oh ! sans vanité !... Je veux bien même ne pas compter notre beauté, notre esprit, notre sensibilité délicate, je suppose que nous n'avons rien de tout cela ; mais nous avons, Emilie & moi, une certaine idée juste des causes & des effets, une réserve naturelle & modeste, une délicatesse conjugale qui.... Concevez-vous ce que je veux dire ? M'expliqué-je as-



D'EMILIE MONTAGUE. 89  
sez?... Il me semble que je dis fort  
clairement, qu'en prenant l'ensemble  
dans Emilie & moi, il n'y a point de  
femmes plus aimables que nous; &  
qu'un mari qui feroit la folie de nous  
quitter, perdrait beaucoup à l'échange.

Je gage que vous n'oseriez me  
démentir...

Lucie n'est pas moins aimable;  
mais les plus heureuses influences  
d'une planette sont perdues quand  
elles tombent sur un terrain stérile;  
les charmes de Lucie ne peuvent  
avoir le même empire que les nôtres.

Temple est un bel homme, il l'ai-  
me; mais il n'a pas dans le cœur ce  
fond de tendresse inépuisable que j'ad-  
mire dans les deux langoureux dont  
nous sommes les idoles.

Il est riche : mais les richesses  
n'ont jamais remplacé le sentiment.

Que d'absurdités dans les idées  
qu'on inspire aux jeunes gens sur le  
mariage !

Monsieur... Mademoiselle , si vous faites ce que nous exigeons..... Sçavez-vous , mon cher Rivers , ce qu'on leur promet ? La belle aura un beau carrosse , de grands laquais. Une riche héritière sera le partage de l'avidé jeune homme.

Ces belles promesses manquent fort souvent ; & quand elles réussissent , ils ont la mortification d'apprendre , lorsqu'il est trop tard , que les objets qu'ils voyoient dans une si agréable perspective , ne leur offrent rien de ce qui pouvoit leur procurer un bonheur réel.

Je serai mère quelque jour... Cela va presque sans se dire ; mais je ne crois pas qu'il m'entre dans l'esprit de fasciner ainsi l'imagination de mes enfans.

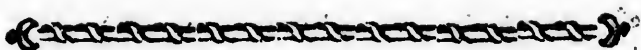
Et y a-t-il dans toutes les Indes une femme de Nabab qui puisse comparer son bonheur à celui des

D'EMILIE MONTAGUE. 97  
deux créatures, dont je vous ai tant  
parlé dans cette lettre, & qui n'ont  
pourtant épousé que deux pauvres  
diables ? Je suis sûre qu'il n'y en a pas  
une qui ne changeât son sort contre  
le nôtre.

Ainsi finit mon sermon. Adieu.

B. F. FITZGERALD.





## LETTRE CCVI.

*Le Colonel Rivers , à Sir John  
Temple.*

A Rose-Hill, ce 21 Octobre.

**T**U tournes mon enthousiasme en ridicule, mon cher Temple. Tu n'as donc pas pensé que l'esprit humain, le jugement, l'ame, l'imagination, ne font pas un effort, s'ils ne sont animés d'une étincelle de cet esprit divin.

Et qu'est-on sans l'enthousiasme ?  
Le génie, la vertu, le plaisir, l'amour même, tout languit. Il n'est rien de tout ce qui orne, adoucit, exalte, annoblit la vie, qui ne tire sa source de ce principe actif & vivifiant.

Je me fais un orgueil d'être enthousiaste en tout & sur-tout dans ma tendresse pour Emilie.

Je suis, en amour, un autre Don Quichotte. Je livrerois un assaut à des Châteaux enchantés; je combattois des Géants, je romprois des lances pour elle.

La froideur, dans le tempérament, atténue, anéantit tous les ressorts qui remuent le cœur humain. Elle est ennemie du plaisir, des richesses, de la gloire, de la renommée & de tout ce qui fait les délices de la vie.

Tu voudrois que je fusse plus riche. Je te remercie de tes souhaits. Cela ne m'inquiète point.

Vous croyez, vous, qui jouissez d'un revenu immense, & qui n'est pas encore suffisant pour assouvir vos desirs, que l'abondance multiplie; vous croyez qu'un homme qui n'est

pas aussi fortuné que vous vit malheureux. Insatiables enfans de la fortune , détrompez-vous !

Je peux , avec ce que j'ai , me procurer tous les plaisirs réels. Et que me faut-il de plus ? Je vous laisse volontiers , & sans regret , tous ces plaisirs bruyans & factices , que la nature méconnoît & qui n'empruntent leurs agrémens que du caprice & de la mode.

Ma Maison , quoique beaucoup plus petite que ton Château , est-elle moins bien située ? N'est-elle pas assez grande pour moi ? La divinité qui l'habite ne s'y plaît-elle pas ? Ma voiture , que l'utilité a façonnée , n'est-elle pas aussi commode que celles que tu as payées au luxe & à l'ostentation ? Demandes à Emilie si elle n'aimeroit pas mieux s'y promener avec moi , que dans les tiennes avec tout autre ?

Les fleurs de mon jardin, sont aussi vives que celles de ton parterre; mes espaliers portent des pêches aussi vermeilles, & j'ai cet agrément que tu ne connois pas. Si cette fleur est plus belle qu'une autre, si elle exhale un parfum plus délicieux, je la cueille, j'en pare le sein d'Emilie. Cette pêche est plus appétissante, je la lui sers; elle la reçoit avec délices. Elle la partage avec moi; c'est l'amour qui paie un tribut à l'amour, ou plutôt c'est l'amour qui se met avec lui-même à l'unisson.

Va, mon cher Temple, la modicité de notre fortune est une source où nous puisons, sans cesse, ce qui contribue à notre félicité. Elle me force, par les soins, qu'elle exige de moi, à m'absenter souvent de l'objet de mes adorations. Ces éclipses écartent la langueur qui est, ordinaire.

ment, la suite du plaisir d'être toujours ensemble. Ce plaisir dégénère dans une froide habitude. Il faut s'entretenir pour le goûter toujours avec la même vivacité. Il est redoutable à un amour que l'amitié & le goût ont fait naître.

Je ne t'avouerai pas moins que je ne serois pas fâché d'être un peu plus riche ; mais ce n'est pas pour moi que je le souhaiterois.

J'aime le plaisir. Je sçais qu'il faut se faire un devoir de se rendre la vie la plus agréable que l'on peut, pourvû que l'on ne blesse point les égards que l'on doit aux autres ; mais en même temps que je sçais tout cela, je suis un peu Philosophe. Je me pique même d'être un Philosophe agréable, & c'est pour cela que je ne recherche que les plaisirs réels. Ce qui satisfait un orgueil enfantin, n'est point un plaisir



plaisir pour moi ; je le cherche dans ces douces affections qui naissent avec nous , & qui en sont , seules , la vraie source.

Lorsque je me promene avec Emilie sous les ombrages qu'elle préfère , que je vois ses yeux qui s'adoucis- sent , que j'entends sa voix enchante- resse , & que mille petites choses, que l'amour seul apperçoit, communiquent un mouvement plus prompt aux pal- pitations de son sein où séjourner la candeur & la tendresse la plus délica- te..... Tu ne connois pas ces plaisirs , mon cher Temple. Il n'y a point d'E- picuriens qui ne me les enviassent....

Ta fortune te rend-elle donc plus heureux ? Je sçais qu'il n'en est rien. Pourquoi souhaites-tu donc que je puisse ajouter quelque chose à la mien- ne ? Donne-moi quelques fleurs que je n'aie pas ; je serai plus charmé d'en

enrichir la collection qu'Emilie cultive que d'avoir un peu plus de bien.

Les autres réflexions que tu m'as faites m'ont plû davantage. Ce que tu me dis de la stupidité des femmes qui n'ont jamais fréquenté que des femmes est très-juste ; je ne connois rien d'aussi insipide. J'ajoute à cela que je ne connois rien d'aussi lourd, d'aussi brutal qu'un homme qui ne s'est jamais trouvé qu'avec des hommes.

Le desir de plaire est égal dans les deux sexes, & lorsqu'il est animé par le goût, guidé par l'honneur, réprimé par la délicatesse, il en résulte des avantages infinis. Les agrémens de la personne se déploient, l'esprit s'ouvre, les sentimens aimables du cœur se développent, la politesse orne toutes les actions, on prend des manières aisées, la gaieté, l'enjouement, nous animent : voilà l'effet de la société des deux sexes.

Tu te souviens, sans doute, que tu dois amener demain Lucie dîner ici. C'est une partie de famille. Je me réjouis d'avance de la satisfaction qu'aura ma mere de se voir entourée de tous ses enfans, sans aucun mélange d'étrangers. Je viens de choisir mes plus beaux fruits pour cette fête. J'ai quelques bouteilles de vin de Saint-Perès en réserve. Nous nous ferons tous bonne mine ; & pour combler le plaisir , Emilie m'a dit qu'elle vouloit nous donner à souper dans son appartement.

Adieu.

RIVERS.

J'ai du raisin excellent ; il est sûrement meilleur que celui de Hill-wood. Perds, je t'en prie, cette opinion, qu'il n'y a que les gens riches qui puissent avoir quelque chose de bon. Je te ferai voir, l'année prochain-

E ij

100 HISTOIRE  
ne, combien cette idée est fautive.  
J'aurai des roses, des jasmins, des  
bosquets odoriférans. Tu verras des  
effets surprenans, & du goût de mon  
Emilie & de mon apritude.



---

LETTRE CCVII.

*Madame Rivers la jeune , à Madame Fitzgérald.*

A Bellfield , ce 22 Octobre.

**J**E murmure contre vos affaires. Dites-moi donc quand elles finiront. Nous languissons après vous. Vous êtes sûre d'être bien reçue ; mais vous le seriez , cependant , moins bien , si vous n'amenez pas le cher Fitzgérald.

Je suis d'une impatience étonnante de vous voir. Ce n'est pas assez d'être heureuse ; il faut avoir une amie à qui on puisse le dire. Et quelle autre confidente de ma tendresse , pourrois-je avoir que ma chere Bell ?

E iij

Quelle femme pourroit écouter avec complaisance ce que je lui dirois du plus aimable & du plus aimé des hommes ? Il n'y a que vous, chère amie, à qui je puisse, sans insulte, parler de mon Rivers. Vous êtes aussi heureuse que moi, & il faudroit que les autres femmes jouissent du même bonheur pour n'être pas offensées des éloges dont il seroit l'objet. Quelles attentions, quels soins n'a-t-il pas ? Que de délicatesse, que de raffinement dans toutes les marques qu'il me donne de sa tendresse !

J'ai toujours pensé que Fitzgerald auroit, à cet égard, beaucoup de ressemblance avec...

Mais qui m'interrompt ?... Je cesse pour un moment.

Je ne suis pas encore de ces femmes qui disent : » Ce n'est rien ;

» c'est mon mari. » C'étoit, effectivement, Rivers, ma chere amie. Il m'apportoit un bouquet. Je ne sçais dans quel coin de haie il avoit pris les violettes dont il étoit entremêlé. Ces fleurs sont rares dans ce temps-ci. J'ai ouvert la porte dans l'idée que c'étoit ma mere. . . . . Je vous parlois de lui & j'ai paru confuse. Il a souri & deviné la cause de mon embarras. » Vous écrivez, » m'a-t-il dit, & je vous laisse. Je » vois à votre rougeur de qui vous » parlez.

Jamais il n'a voulu voir mes lettres. Il dit qu'il y perdrait trop, parce que je ne parlerois plus de lui avec la même liberté.

Mais ne trouvez-vous donc pas bien ennuyeux tout ce que je vous dis de sa tendresse & de la mienne ?

Hier, en nous promenant dans le

jardin , il nous jettoit des fleurs à Lucie & à moi. J'en attrapai une par hazard , & , dans un transport involontaire , je la baisai & la mis dans mon sein... Il s'en apperçut & me jetta un coup d'œil où le plaisir !... Les plus petits incidens ont , dans certaines circonstances , un prix , un intérêt délicieux.

Avec quelle légereté , quel agrément il badine !

Les dernières fleurs passent avec la saison. J'ai découvert qu'il en avoit dans une petite serre pour orner mes cheminées dès que le parterre n'en fourniroit plus. C'est ainsi qu'il s'étudie à prévenir en tout mes desirs.

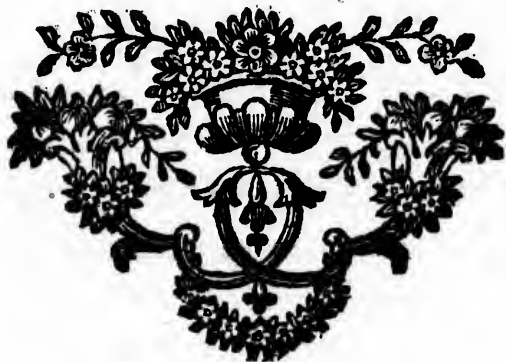
Nous faisons ce matin une petite partie de promenade. Rivers nous accompagne à cheval. Le temps invite à prendre le grand air : je ne me souviens point d'avoir vu d'au-



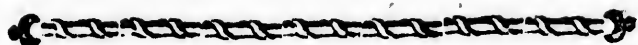
D'EMILIE MONTAGU L. 105  
tomme aussi riante... Venez donc pas-  
ser avec nous ce qui reste encore de  
cette belle saison.

Adieu.

EMILIE RIVERS.



E ▼



## L E T T R E C C V I I I

*Le Colonel Rivers , à Monsieur  
Fitzgérald.*

A Bellfield , ce 24 Octobre.

**J**E me rappelle d'avoir lu , mon cher Fitzgérald , que le bonheur des âmes vertueuses dans la vie future , sera de jouir de la société de celles qui leur ressembleront.

Et pourquoi ne ferions-nous pas ce qui dépend de nous pour nous procurer , dans ce monde-ci , tout ce que nous pouvons y obtenir de cette félicité ?

Tout cela sert de prélude , mon cher ami , à une prière très-pressante

que je vous fais. C'est de nous venir voir sans retard avec M. Fermor & votre chere Bell. Je n'admets plus les excuses. Les affaires iront comme elles pourront.

J'ai fait faire, ce matin, dans les bois une promenade à ma mere & à Emilie. Je voudrois que vous vissiez nos bosquets avant qu'ils aient perdu tous leurs charmes; & si vous attendiez, seulement, quinze jours la variété de leurs feuillages sera évanouie.

C'est dommage que cette saison nous donne l'idée de l'hiver; elle a beaucoup d'agrémens.

La pureté de l'air, la douce mollesse du vent occidental, le mouvement vacillant des feuilles qui tombent, le bruissement que l'on fait faire, avec les pieds, à celles qui sont tombées, les nuances variées de

leurs couleurs, forment une scène qui me plaît infiniment.

Avouez que des gens comme nous qui ont l'imagination exaltée, ont bien des avantages sur les autres! Rien ne nous échappe dans la nature, tout se colore, tout s'embellit à nos yeux. Les saisons devancent leur temps pour nous offrir un nouveau spectacle. Je crois déjà voir le printemps. Il me semble que les roses sauvages se mêlent avec les touffes de neige de l'aube-épine, & que le chevre-feuille s'entrelasse avec le lilas : je respire le doux parfum qui s'en exhale.

*A midi.*

Je reçois votre lettre. Ce que vous me dites de Miss T. me fait beaucoup de peine. Le défaut de réflexion lui a fait faire cette démarche indiscrete.

Les actions les plus innocentes, les plus louables, n'échappent, souvent, pas à la censure. Nous sommes exposés à la tyrannie des préjugés, & nous devons nous faire une étude particulière de ne les point blesser dans les choses mêmes les plus indifférentes.

Il semble qu'on se fasse aujourd'hui une vanité de ne respecter ni mœurs, ni loix, ni religion. Une fausse Philosophie jette des principes d'indépendance dans tous les esprits, & en efface peu à peu ce sens moral que le Ciel y a imprimé.

Mais je ne prétends pas vous écrire une lettre chagrine. Je jette les yeux sur la vôtre, & je ne vois que des choses charmantes.

Je suis certainement de votre opinion. Deux personnes qui s'aiment, ne semblent seulement pas plus belles;

mais elles sont réellement plus belles lorsqu'elles sont vis-à-vis l'une de l'autre.

On ne regarde point une personne qu'on aime sans que nos yeux expriment une tendresse plus vive. On est plus animé : une douce & tendre langueur, qui charme tous les cœurs sensibles, se répand sur toute la physionomie.

C'est ce que j'éprouve tous les jours. Qu'Emilie, belle comme l'aurore & menée par les graces, s'approche de moi... Dès qu'elle m'aperçoit, ses charmes prennent un double éclat... Elle sourit sans le vouloir Ses joues se couvrent d'une nouvelle rougeur... Sa passion s'exprime par un plaisir nouveau. Sa voix, qui est naturellement si touchante, s'adoucit encore quand elle me parle.

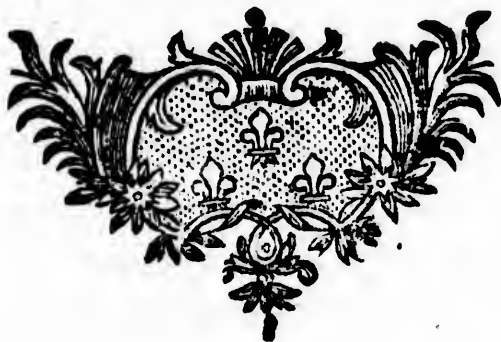
Mais je cesse. Leur petite prome-

D'EMILIE MONTAGUE. II D  
nade leur a inspiré le desir d'aller  
faire une visite à quatre miles d'ici ;  
je vais les accompagner.

Adieu.

RIVERS.

Dites , je vous prie , à Bell que je  
lui baise la main.





LETTRE CCIX.

*Le Colonel Rivers , à Monsieur  
Fitzgerald.*

*A 5 heures.*

**N**OUS rentrons. Il nous est arrivé, chemin faisant, une aventure qu'il faut que je vous raconte.

C'est, à-peu-près, à trois miles d'ici, à l'entrée d'un petit hameau. J'étois à cheval. Je précédois la voiture, & je courois assez vite. Un jeune enfant, beau comme l'amour, sort précipitamment d'une petite maison, à droite, & tombe presque sous les pieds de mon cheval, en voulant traverser le chemin.

Je m'élançai à terre. Je relevai l'enfant, qui ne s'étoit point fait de mal, & je le porte dans la maison.



Une jeune femme, simplement mise & d'une figure aimable & intéressante, vient au-devant de moi jusqu'à la porte. Elle avoit vu tomber l'enfant, & sa frayeur étoit encore peinte sur son visage. Elle le reçut de mes mains, le serra contre son sein, & , sans parler, fondit en larmes.

Ma Mere & Emilie arrivèrent en ce moment à la porte. Leur sensibilité étoit trop intéressée à cet événement pour qu'elles passassent plus loin. Elles descendirent aussi-tôt & s'informèrent de l'enfant avec un air de tendresse, mêlé d'inquiétude, qui sembloit faire plaisir à la jeune personne.

Nous supposons qu'elle étoit la mere. Elle paroît avoir vingt-deux ans; elle est belle, & elle a un air du monde que la simplicité de son ajustement n'a pu nous cacher. Tout son visage annonçoit une personne pensive, & exprimoit, en même temps,

une sensibilité touchante. Nous en avons été vivement affectés. Ses regards disoient qu'elle étoit dans une situation malheureuse, & qu'elle méritoit un autre sort.

Toutes ses manieres étoient respectueuses, mais aisées & sans contraintes; elle est polie sans être servile. Sa reconnoissance, de l'intérêt que nous prenions à ce qui la regardoit, se monroit d'une maniere à nous convaincre qu'elle le méritoit.

La simplicité élégante de sa maison, l'extrême propreté qui y regne, l'arrangement de son petit jardin, l'enfant, son ajustement, elle-même, sa politesse, son air honnête, tout cela excitoit vivement notre curiosité. Le moindre Laboureur ne voudroit pas habiter un pareil hameau; cette circonstance irritoit encore davantage l'envie que nous avons de sçavoir qui elle étoit : mais la politesse

& encore plus le respect & l'humanité qu'on doit avoir pour ceux qui paroissent dans le malheur, ne nous a pas permis de lui faire des questions. Nous l'avons quittée : mais persuadés de son mérite & qu'elle a quelque peine secrète, nous nous sommes promis de faire des efforts pour tâcher de découvrir s'il n'y auroit pas quelque moyen de la mettre plus à son aise, & de soulager ses chagrins.

Je vous avoue, mon cher Fitzgerald, que j'ai senti en ce moment un vif regret de n'être pas riche. Emilie a sûrement eû la même sensation; mais sa délicatesse l'a empêchée de m'en parler; c'est moi qui l'ai réduite dans cet état.

Nous ne parlons que de l'aimable villageoise & nous nous perdons en conjectures. Emilie est déterminée à l'aller voir demain, sous prétexte de s'informer de la santé de l'enfant.

Je tremble de peur que son histoire, & sûrement elle en a une qui l'a forcée de se confiner dans ce misérable hameau ; je tremble, quoiqu'elle ait droit à la compassion, qu'Emilie ne puisse, quand elle sera instruite, lui montrer son bon cœur, de la manière qu'elle semble le désirer.

Adieu.

RIVERS.





LETTRE CCX.

*Le Colonel Rivers , à M. Fitz-  
gerald.*

A Bellfield , ce 25 Octobre.

**N**ous avons retourné ce matin au hameau. Nous sommes de plus en plus sûrs que cette femme aimable n'est pas dans une situation qui réponde à sa naissance. Nous avons resté deux heures avec elle. La variété que nous avons jettée dans la conversation , a décélé , malgré son extrême modestie , qu'elle avoit été élevée avec grand soin. Son langage est châtié , élégant. Elle a de la noblesse dans les sentimens sans affectation. Nous avons parlé de livres ; elle

en a dit peu de chose ; mais ce qu'elle en a dit a montré un goût, un discernement qui nous a frappé.

Nous aurions la plus grande envie de connoître sa situation pour lui être utiles, s'il est possible ; mais la délicatesse nous a empêché de lui faire voir, sur ce point, la moindre curiosité. Nous aurions été au désespoir qu'elle eût pû soupçonner que nous avions, peut-être, des idées à son égard, qui ne lui étoient pas favorables.

Elle a paru très-affectée de l'inquiétude qu'Emilie lui a témoignée sur le danger que l'enfant avoit couru hier. La maniere affectueuse & polie dont elle a semblé s'intéresser à ce qui la regarde personnellement, ne l'a pas moins touchée. Emilie lui a fait des offres de services, & son air

de douceur & de timidité, en lui parlant, a plutôt paru annoncer qu'elle lui demandoit une faveur qu'elle ne croyoit la faire.

Elle l'a remerciée avec un regard de surprise & de reconnoissance, aussi aimable qu'expressif. J'ai, cependant, remarqué dans ce moment, sur son visage un air d'embarras qui me cause quelque inquiétude. Elle a refusé d'un ton décidé de venir à Bellfield. Je ne sçais que penser.

Emilie, qui est confiante & fort prévenue en sa faveur, répond de sa bonne conduite. Elle me jure qu'elle est vertueuse & qu'elle l'a toujours été. Pour moi j'en doute.

Les artifices indignes dont les hommes font usage, la générosité romanesque, la confiance aveugle, la franchise aimable des jeunes personnes du sexe, l'ont peut-être....

Une jeune fille qui prend de l'amour aime sans réserve. Elle s' imagine que l'homme, qui est l'objet de sa passion, possède toutes les vertus ; la droiture de son esprit éloigne tous les soupçons, & quand je vois cette jeune personne-ci, reléguée dans une retraite aussi écartée & si peu digne de son éducation, lorsque je considère sa beauté, l'élégance de toute sa personne, son air tendre & mélancolique qui exprime une extrême sensibilité, l'enfant, la tendresse qu'elle a pour lui ; toutes ces circonstances, & la scélératesse des hommes, me font craindre qu'elle n'ait été la malheureuse victime de quelque misérable qui la séduite.

Je suis aussi convaincu qu'Emilie de la bonté de son cœur : mais je ne puis me défendre d'appréhender  
que



D'EMILIE MONTAGUE. 129  
que sa franchise & sa confiance n'ait  
causé son malheur.

Adieu. Nous avons du monde à  
dîner.

R I V E R S.





## LETTRE CCXI.

*Le Colonel Rivers , à Monsieur  
Fitzgerald.*

*A Bellfield ce 24 , à 10 heures du soir :*

**E**Milie, mon cher Fitzgerald, a reçu, vers six heures, la lettre que je joins. ici. Elle est de notre aimable Villageoise. Lisez-la. Je vous dirai ensuite ce que je crois pouvoir exiger de vous.

*A Madame Rivers la jeune.*

MADAME,

Je souhaitois, par bien des raisons, que le triste événement qui m'a conduite ici, restât inconnu.

Vos égards, vos attentions généreuses pour une personne qui n'a d'autre droit pour vous intéresser que sa situation humiliante, & qui, par son apparence, pourroit peut-être lui être nuisible dans un esprit moins noble que le vôtre, m'ont déterminée à vous écrire. Je vais vous faire une histoire que j'ai tenue cachée jusqu'à présent, & que j'étois résolue d'ensevelir dans le secret. Il n'y avoit, du moins, que les plus fortes raisons qui pussent m'engager à la faire connoître.

J'ai vu, Madame, & j'ai vu avec admiration, sur votre physionomie, le combat qui se faisoit dans votre ame, entre le desir de sçavoir les causes de mon malheur pour le soulager, & la délicatesse qui vous empêchoit de me faire des questions. La crainte de blesser mon amour-propre & ma sensibilité, a été la plus

forte , & vous ne m'avez point pressée.

Je ne cours point de risque de confier à une personne aussi sensible ce qui pourroit , peut-être , m'attirer des reproches du reste du monde, quoique je ne les mérite pas.

Vous avez eu la bonté de me dire que mon extérieur vous faisoit connoître que ma situation présente n'avoit pas l'air de répondre à celle dans laquelle je suis née. La prévention, Madame, ne vous a point trompée à cet égard. Je ne suis pas, en effet, comme je devrois être.

Mon père , né Gentilhomme , étoit un Officier de mérite. J'étois encore dans l'enfance , lorsqu'il eut le malheur de perdre ma mère.

Il prit le plus grand soin de mon éducation. Il me fit apprendre tout ce qui pouvoit convenir à mon sexe ;

mais il fit pour cela des sacrifices qui étoient au-dessus de son revenu.

Il n'avoit presque plus que sa paie. Il aimoit extrêmement son état; mais sa tendresse pour moi l'emporta sur son goût. Il alloit quitter le service pour m'instruire avec plus de soin. Il étoit déjà en traité à ce sujet, lorsqu'une fièvre maligne me l'enleva en quelques jours. Je n'avois que quinze ans. Le peu de bien qu'il me laissa ne montoit qu'à un peu plus de cinq cens livres sterling. Il ordonna, par son testament, que j'en jouirois aussitôt.

L'affliction que me causa la perte d'un aussi bon pere, absorba toutes mes pensées. Je n'avois pas encore pu songer à ce que je pourrois faire pour me procurer ma subsistance. Je m'étois liée de la plus tendre amitié, dans une Pension, avec une jeune

personne , à-peu-près de mon âge , qui alloit retourner chez son pere , dans le nord de l'Angleterre. Elle me pressa , avec tant d'instance , d'aller passer quelque temps chez elle pour dissiper mon chagrin , que je m'y déterminai.

Je trouvai auprès de ma chere Sophie toute la consolation dont ma douleur étoit susceptible. Les attentions de son pere , qui voyoit que ma société faisoit plaisir à sa fille , leurs pressantes sollicitations m'engagerent à rester chez eux beaucoup plus long-temps que je ne l'avois compté. J'y passai trois ans , & je les y passai dans les délices de l'amitié & au milieu de ces plaisirs innocens de la jeunesse & qui nous rendroient trop heureux , si nos cœurs pouvoient toujours s'en contenter... Hélas ! un jeune Baronnet , dont la figure étoit aussi

heureuse, aussi agréable que son âme étoit horrible, vint troubler, pour toujours, notre félicité.

Sophie eut le malheur de fixer ses regards à un bal. Quoique ses traits ne fussent pas réguliers, elle étoit belle. Sa taille élégante, sa jeunesse, sa douceur, sa sensibilité, sa candeur, sa modestie, tout en elle pouvoit inspirer les passions les plus délicates; il n'y avoit qu'un cœur aussi scélérat qui n'en pouvoit pas être captivé. Il ne parut l'aimer que pour perdre & accabler l'innocence.

Elle étoit comme le tendre bourgeon d'une rose que le soleil n'avoit pas encore flétri.

Son cœur étoit sensible; mais elle n'avoit point encore rencontré d'objet qui l'eût affecté. Elle étoit d'un désintéressement romanesque.

Il y avoit alors quelque-temps que

son pere étoit passé en Hollande pour recueillir une succession. Nous étions seules , sans secours , sans appui , sans protection , maîtresses de nous-mêmes , & livrées à la malheureuse étourderie de la jeunesse. J'étois la plus âgée. J'avois dix-huit ans , lorsque le mauvais destin de mon amie , conduisit le Chevalier Verville au bal où nous étions. C'est-là qu'elle le vit pour la premiere fois.

Ils danserent ensemble. Il eut pour elle tous ces petits soins , toutes ces attentions flatteuses , dont notre sexe crédule ne se défie pas assez , & qui le mènent souvent à sa perte. Il avoit un air tendre , mais timide , modeste , respectueux. Ses yeux , toujours fixés sur elle , se baissoient quand il rencontroit les siens. Il les baissoit avec art : on eût dit qu'il craignoit d'offenser.



Il lui demanda la permission de venir le lendemain s'informer de sa santé. Il vint. Il étoit charmant, honnête, poli, attentif, tendre, insinuant, orné de toutes les graces extérieures, qui peuvent embellir la vertu ou cacher le vice; le voir & l'aimer, c'étoit, à-peu-près, la même chose.

Il fit les plus vives instances pour obtenir la permission de revenir. On la lui accorda sans difficulté. Il ne se passa pas un jour, pendant deux mois, sans que nous ne le vissions. La manière dont il se comportoit, auroit pu rassurer le cœur le plus soupçonneux. Et que pouvoit-on attendre de deux jeunes filles pleines de franchise & de confiance, & qui, sans connoissance du monde, avoient conçu la plus favorable idée d'un homme, dont la conduite & le langage auroient fait croire à toute autre, que

son ame étoit le séjour de la vertu ?

Je l'avoue, à ma honte. Oui, Madame, sans la préférence qu'il donnoit visiblement à Sophie, je n'aurois pu défendre mon cœur contre lui. Il seroit devenu la proie de la même tendresse, dont elle fut la victime.

Quel monstre ! Il tendit ses pièges avec tout l'art dont le crime peut faire usage pour séduire l'innocence. L'estime, le respect sembloient égaler la passion. Il parloit de l'honneur. Les délices d'une union, où l'on ne consulte que les mouvemens d'une affection tendre, se peignoient dans ses discours avec les plus vives couleurs. Il désiroit, avec impatience, le retour de son pere, pour la demander en mariage. Il comptoit, avec chagrin, les heures de son absence ; le retard de son bonheur excitoit ses

murures. Il l'engagea même à écrire à son pere pour lui faire part de ses desseins.

Son inexpérience concouroit à sa perte... Son jeune cœur céda trop aisément à de si douces impressions. Elle aimoit, ou plutôt elle idolâtroit ce monstre; elle auroit cru faire un crime en s'opposant à la moindre de ses volontés.

Son pere devoit, enfin, revenir dans quelques jours--. Ils s'en félicitoient--. Il eut, cependant, l'adresse de lui faire entendre, comme si cela étoit venu sans réflexion, qu'il souhaiteroit que sa fortune fût moindre qu'elle n'étoit. Je serois plus sûr, disoit-il, que ce c'est que moi uniquement qu'on aime. Il se fâchoit d'avoir cette délicatesse, & rejettoit ce qu'elle paroïssoit avoir d'offensant sur l'excès de son amour. Il protestoit

qu'il préféreroit de mourir plutôt que de lui faire la moindre injure. Il souhaitoit, cependant, d'être assuré que son amour étoit sans réserve.

Généreuse, désintéressée, excitée par la passion même à en prouver la sincérité, elle tomba dans le piège. Elle consentit à s'en aller, & à vivre avec lui, pendant quelque temps, dans un endroit retiré où elle ne verroit que lui seul; elle convint qu'il ne l'épouseroit qu'après.

Il feignit une espèce de ravissement à cette preuve d'amour. Il hésita, cependant, à l'accepter. Et c'est ainsi, qu'en piquant la générosité de son ame qui ne connoissoit point de ruse & n'en soupçonnoit aucune, il l'excita à se dévouer à son malheur.

Il y avoit des précautions à prendre pour que cette démarche parût

moins publique, & que son honneur, qui paroïssoit l'intéresser infiniment, n'en fût point blessé. Il fut convenu qu'il partiroit, sur le champ, pour s'en aller à Londres & qu'elle le suivroit sous prétexte d'aller voir une parente qui demeureroit un peu loin du séjour que nous habitons.

La plus grande difficulté étoit de me cacher ce dessein. J'avois été jusqu'alors la confidente des pensées les plus secrètes de son cœur. Elle m'auroit sûrement tout révélé : mais il eut l'adresse de lui persuader que je l'aïmois, & que ce seroit, à la fois, une imprudence & une cruauté de me confier un projet qui me feroit de la peine & qui exciteroit, peut-être, ma jalousie à leur nuire.

Il n'est rien qui puisse mieux faire voir quelle est la puissance de l'amour que la réserve que Sophie eut pour

moi en cette occasion. Cette passion enchaînoit toutes les facultés de son ame; elle se laissa persuader, avec facilité, qu'elle devoit dissimuler avec l'amie la plus sincere qu'elle avoit jamais eue.

On usa d'une ruse indigne à mon égard. On m'envoya, sous un prétexte, passer quelques semaines chez une Dame à la campagne. A-peine y étois-je arrivée que Sophie suivit son infâme amant. Elle laissa des lettres pour son pere & pour moi. Elle y essayoit de nous faire croire qu'ils étoient mariés secrettement.

Je ne puis vous exprimer ma douleur ni celle de son pere. Il étoit naturellement très-sévere. Dès ce moment il ne voulut plus entendre parler d'elle, il la déshérita & donna tous ses biens à un jeune neveu qui étoit alors au Collége.

Cet excès de sévérité augmenta la vivacité des sensations que ma tendresse pour elle & mon chagrin me faisoient ressentir. Je me rendis presque aussitôt à Londres. Je fis tout possible pour découvrir sa retraite ; mes soins furent inutiles. Je croyois l'avoir perdue pour jamais, lorsqu'au bout d'un an, & en passant le soir dans une rue avec une ancienne amie de ma mere, je fus reconnue par une domestique qui avoit servi Sophie. Elle vint à moi.--- Je frémis encore de ce qu'elle me dit ; elle me raconta que Sophie étoit dans un état affreux & que son perfide amant l'avoit abandonnée dans le moment où elle avoit le plus besoin de sa tendresse, & qu'elle en étoit, peut-être, plus digne.

Je volai chez elle. Je la trouvai dans un appartement dont l'amen-



blement annonçoit la plus affreuse misère, mais dont, malgré cela, l'extrême propreté indiquoit que celle qui l'habitoit avoit eu des jours plus heureux. La domestique, qui m'avoit menée chez elle, la servoit.

Elle étoit dans son lit, pâle, abbatue, sans force. L'aimable enfant que vous avez vu avec moi étoit dans ses bras.

Je ne m'étois point d'abord présentée à elle, dans la crainte que ma vue ne lui causât quelque révolution; sa domestique la prévint de ma visite. Elle n'eut pas, malgré cela, la force de soutenir ma présence.-- Je cours à elle pour l'embrasser; elle se lève sur son séant, jette ses foibles bras autour de mon cou, en s'écriant, chere amie! chere Fanny!... & elle perd tout sentiment.

Nous la faisons revenir par nos



soins.--- Elle fit ses efforts pour se tranquilliser. Ah! Madame qu'elle étoit touchante en ce moment! Elle ferroit mes mains entre les siennes; ses larmes couloient en silence le long de ses joues, & ses yeux éteints, redevenus expressifs, erroient tendrement, tantôt sur l'enfant, tantôt sur moi.--- Elle vouloit parler; mais les sensations de son cœur étoient trop fortes pour qu'elle pût les exprimer.

Je l'engageai à se calmer.-- Je lui dis que je passerois le reste de la soirée avec elle. Je ne voulus pas lui dire que je ne la quitterois plus. Je craignis de lui causer par-là une émotion qu'elle n'auroit pu supporter dans la foiblesse extrême où elle étoit.

Je louai aussi-tôt une chambre dans la même maison. J'étois résolue de la soigner jusqu'à ce que sa santé fût rétablie. Je fis vœu de vivre tou-

jours avec elle : ma petite fortune, jointe au travail de nos mains, pouvoit nous faire subsister.

Je passai toute la nuit auprès d'elle. Elle dormit un peu & parut se mieux porter le matin. Elle me raconta toutes les circonstances dont je vous ai fait part. Avec quel soin, cependant, ne chercha-t-elle pas à adoucir l'horreur de la conduite cruelle du scélérat qui l'avoit abandonnée, & dont le seul nom me faisoit frémir !

Une légère fièvre la faisoit l'après-midi. J'envoyai chercher un Médecin. Il me dit qu'il y avoit du danger. Jugez de ma douleur ! Je m'aperçus qu'elle alloit toujours plus mal & je ne la quittai pas d'un moment.

Le lendemain matin elle m'appella d'une voix foible. J'approchai d'elle. Elle me prit la main, &, en me regardant avec une tendresse inex-

primable: » Ma chere & unique  
 » amie , » me dit-elle. » Je me  
 » meurs. Le Ciel vous a envoyée  
 » pour recevoir le dernier soupir de  
 » votre infortunée Sophie. Je désire  
 » avec la plus vive ardeur d'obtenir  
 » le pardon de mon pere; mais je  
 » n'ose le demander.

» C'est de la foiblesse de mon  
 » cœur qu'est venu ma ruine. Je  
 » suis perdue & abandonnée de celui  
 » que j'idolâtrois. J'aurois sacrifié ma  
 » vie pour lui , & il me laisse périr  
 » dans la misere & dans l'opprobre  
 » avec mon enfant!... Je l'aime en-  
 » core avec passion... C'est la dou-  
 » leur de l'avoir perdu qui ouvre  
 » mon tombeau...

Une foiblesse l'empêcha de conti-  
 nuer... Elle revint un peu à elle &  
 reprit son funeste discours.

» Je vais , ma chere amie , » dit-

elle, » vous faire une priere pénible,  
» embarrassante. N'abandonnez point  
» mon enfant : sauvez-le de la misere  
» qui le menace ; qu'il trouve en  
» vous une mere aüssi tendre , mais  
» plus vertueuse que la sienne.

» Je sçais , chere Fanny , que votre  
» réputation en souffrira : mais à qui ,  
» dans le monde, puis-je le confier ?...  
» Quelle autre auroit pitié de cet in-  
» nocent ? . . .

Le cœur déchiré par les plus vives  
angoisses, je ne pus lui répondre...  
Je pris l'aimable enfant, je le serrai  
contre mon sein, je le baisai & je  
fondis en larmes.

Elle comprit ce langage... Un air  
de joie & de plaisir se répandit sur sa  
physionomie... Elle nous regarda tous  
deux avec les yeux de l'affection la  
plus vive & la plus empressée, joi-  
gnit ses deux mains & adressa une

prière courte & fervente au Ciel...  
Hélas! ce furent ses dernières expres-  
sions, elle s'enfonça dans le lit & ex-  
pira sans jeter un soupir.--

Il est inutile, Madame, de vous  
dire ce qui s'ensuivit.

Je me sentis pénétrée de la dou-  
leur la plus excessive. Je voyois de-  
vant moi l'amie de mon ame, la plus  
douce & la meilleure des créatures,  
froide & inanimée... son cœur percé  
par l'ingratitude de l'homme qu'elle  
avoit adoré, son honneur perdu, sa  
réputation flétrie & son enfant inno-  
cent qui participoit à sa honte... Et  
tous ces malheurs étoient l'effet d'une  
sensibilité dont il n'y a que les meil-  
leurs cœurs qui soient susceptibles !...  
Juste Ciel! cette noble droiture de  
l'ame qui écarte jusqu'au soupçon de  
la bassesse dans une autre, est-elle  
donc une vertu dont nous devons  
nous défier?

Livrée à l'excès de ma douleur, je ne me connoissois plus. Je baisai les lèvres éteintes de ma Sophie, je parlai à son corps inanimé : je lui promis d'être la protectrice, la seconde mere de son enfant.... Il me fit un sourire en serrant de ses petites mains une des miennes..... On auroit cru qu'il étoit sensible à ce que je disois.

Dès que mon chagrin fut un peu calmé, je fis part de la mort de Sophie à son pere... Il eut la cruauté de refuser de voir son enfant.

Je détestois trop son assassin pour m'adresser à lui.-- Je pris le parti de me retirer dans un endroit où je ne serois pas connue. Je choisis celui-ci & résolus de ne me jamais faire connoître. J'ai consacré, depuis ce tems, ma vie, aux soins de l'enfant, & mon foible revenu, joint à un petit travail

D'EMILIE MONTAGUE. 143  
que le Ciel bénit, nous a suffi pour  
nous soutenir.

La domestique qui avoit servi  
Sophie me pria de l'emmener. Elle  
est avec moi; elle m'aide dans les  
petits ouvrages que j'entreprends  
pour les Marchands des Villes voi-  
sines.

Je sens toutes les suites du parti  
que j'ai pris. Je sçais que je renonce  
au monde & que je m'interdis toutes  
espèces d'établissmens pour moi.- Je  
ne puis, cependant, abandonner ce  
petit innocent, qui n'a d'autre ap-  
pui que moi, ni trahir la confiance  
de mon amie mourante, dont les  
derniers momens ont été moins cruels  
par l'espérance que je lui ai donnée,  
que son fils trouveroit en moi une au-  
tre mere.

Tel est mon sort, Madame. Vous  
avez eu la bonté de souhaiter de m'ê-

tre utile. Le Chevalier Verville est mort. Une maladie violente, qui a été la suite de ses dérèglements, l'a emporté presque subitement... On vante le beau caractère de son frère... Puis-je vous prier d'engager Monsieur Rivers, dont il est probablement de la connoissance, de lui faire part de cette histoire? Peut-être en seroit-il touché, peut-être assureroit-il à mon petit Charles une perspective plus heureuse que celle qu'il ne peut espérer de la modicité de mon bien.

La compassion dont vous m'avez paru affectée, m'épargne toute autre explication. Etre dans le malheur sans l'avoir mérité, cela suffit pour intéresser une ame aussi généreuse que la vôtre.

Vous êtes au-dessus des vils préjugés qui subjuguent les esprits vulgaires,



D'EMILIE MONTAGUE. 145  
res, vous plaindrez cette tendre Sophie qui a été si cruellement la victime de son cœur trop sensible. Vous détesterez la mémoire de son farouche assassin. Enfin, je suis sûre que vous applaudirez à ma conduite, quoiqu'elle soit si éloignée des maximes de ce monde. Vous ferez tous vos efforts pour être utile à mon joli jaseur.

Les instances que vous m'avez faites, d'aller à Bellfield, me sont toutes présentes : mais je ne pouvois pas me déterminer à avoir cet honneur avant que je vous eusse expliqué les causes de ma situation. Puissiez-vous approuver le détail que je vous en ai fait ! Avec quelle reconnoissance ne recevrai-je pas la faveur que vous m'avez offerte ! mais vous auriez pu soupçonner auparavant que je n'en étois pas digne.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnaissance qui égale mon respect,

MADAME,

Votre très-humble &  
très-obéissante servante ,

FANNY WATSON.

Je suis sûr , mon cher Fitzgérald , que votre cœur vous a appris , en lisant cette lettre , toutes les réflexions qu'elle nous a suggérées en la lisant nous-mêmes. Emilie , dont l'ame sensible compatit aux foiblesses aussi-bien qu'au malheur des autres , ira dès demain matin chercher la généreuse Fanny & son pupile , pour passer quelque temps avec nous. Nous verrons alors ce que nous pourrons faire pour eux.

Vous êtes fort lié, vous, mon cher Fitzgérald, avec le Chevalier Verville. Je le connois aussi. Allez, je vous prie, le trouver, & montrez-lui cette lettre. C'est un homme d'honneur. Je suis sûr qu'il viendra au secours de l'enfant. Si son pere n'eût pas été un monstre d'inhumanité, il jouiroit aujourd'hui des biens & du titre qui ont passé au Chevalier.

L'affassin nocturne, mon cher Fitzgérald, est moins scélérat que ce vil séducteur, ce ravisseur infâme de l'innocente candeur. Quelle satisfaction n'est-ce pas pour moi, quand je jette un coup d'œil sur les actions de ma vie, de n'avoir point à me reprocher d'être la cause qu'un seul cœur gémissant ait poussé des soupirs de regret & de remords !

Je plains, avec douleur la triste victime d'une tendresse, précieuse en

elle-même ; mais qui est suivie de conséquences horribles , quand elle n'est pas guidée par la raison.

Il me semble qu'une femme qui se sacrifie sans réserve à l'objet de son affection , devrait offrir un double lien d'attachement à un homme d'honneur.

Le beau sexe est moins vertueux par raisonnement & par principe décidé , que par une sorte d'élégance ou une aimable délicatesse d'esprit. Naturellement tendre jusqu'à l'excès , généreux & emporté par un sentiment romanesque , il se laisse trop aisément séduire : il suffit souvent de gagner sa confiance & de piquer sa générosité.--

Adieu. Je ne peux plus écrire. Mon cœur est si attendri par cette histoire , que je suis incapable de toute application...

D'EMILIE MONTAGUE. 149

Ne perdez pas un moment pour  
aller voir le Chevalier Verville...

Emilie me dit de vous en prier  
aussi de sa part.

RIVERS,



G ij



## LETTRE CCXV.

*M. Fitzgerald, au Colonel Rivers.*

A Londres, ce 28 Octobre.

L'Histoire de la belle Villageoise m'a fait frémir... Bell a versé une larme sur le sort de Sophie.

Graces au Ciel, on trouve peu d'hommes comme le Chevalier Charles Verville! Une insensibilité aussi sauvage n'est pas dans la nature.

Le cœur humain est naturellement foible; mais il n'est pas méchant. Avide de plaisir, insatiable de gain, on trouve ordinairement au milieu de ces excès un mélange de bienfaisance qui nous empêche, en nous y livrant, de chercher la destruction des autres.

J'ai lû, je ne sçais où, que les hommes sont naturellement inclinés au mal; on n'a, peut-être, jamais rien dit d'aussi faux. Ils ont une inclination naturelle & vive à fatisfaire toutes leurs passions; mais les passions ne sont pas des maux par elles-mêmes. Leur excès, seul, est blâmable. Il y en a de dangereuses & dont la malignité se porte aux effets les plus sinistres; mais elles ne naissent pas avec nous: elles ne viennent que par degrés. Les chagrins, les traverses, la mauvaise éducation, la corruption du cœur, par l'exemple des autres, en sont les sources.

Que n'a point souffert la malheureuse Sophie! Il n'y a point de peine qui égale les efforts d'une ame vertueuse qui ne veut agir que d'une maniere convenable, & qui, cependant, se trouve emportée, malgré

elle , par la force irrésistible d'une passion qui lui fait faire tout ce qu'elle voudroit éviter.

*A une heure.*

Je reviens de chez le Chevalier Verville : mais il est à Bath... Je lui écrirai ce soir. J'en attends une réponse favorable , & je vous en ferai part aussi-tôt que je l'aurai reçue.

Nous allons dîner à Richmond.--

Adieu , mon cher Rivers. Bell me dit de vous gronder ; elle se plaint de ce que vous ne lui avez pas encore fait réponse. Je vous croyois , moi , un peu plus galant.

FITZGERALD.

CAE II







LETTRE CCXVI.

*Le Colonel Rivers, à M. Fitzgerald.*

A Bellfield, ce 30 Octobre.

**J**E suis dans la plus grande impatience d'avoir la réponse du Chevalier Verville... Je suis comme vous; je ne doute point qu'elle ne soit satisfaisante. Nous retiendrons ici nos Villageois jusqu'à ce que leur sort soit décidé.- Je n'ai rien dit à l'aimable Fanny des démarches que nous vous faisons faire.

Elle est charmante. Emilie en est tout-à-fait contente. Je voudrois pouvoir la retenir ici. Ce seroit une compagnie agréable que je lui donnerois; ses idées ressemblent aux siennes;

elle voit les choses dans le même point de vue. Il me semble que j'ajouterois au bonheur d'Emilie, si je pouvois lui ménager, pour toujours, cette société.

Mais en vous parlant de la ressemblance des idées, sçavez-vous que je ne cesse point d'observer avec quelle exactitude les vôtres & les miennes se réunissent au même point ? De toutes mes connoissances, vous êtes le seul dont l'esprit ait le plus de rapport, le plus de conformité avec le mien.- Cela donne aux liens d'affection, qui nous unissent, une force que tout votre mérite ne pourroit pas produire.-

Vous avez bien raison, mon cher Fitzgérald, l'homme est naturellement né vertueux. Il n'y a que l'éducation & l'exemple qui le gâtent.

L'idée que l'on se forme, que les

D'EMILIE MONTAGUE. 155  
autres sont de malhonnêtes gens,  
contribue à les rendre tels. Je ne  
sçais pas même si elle ne nous con-  
duit pas à le devenir nous-mêmes.

Ne changera-t-on jamais les mau-  
vaises méthodes que l'on suit pour  
instruire la jeunesse? Au lieu de vé-  
rités, on ne lui donne que des pré-  
jugés. On ne lui peint les hommes  
que comme des animaux de proie,  
toujours prêts à se déchirer.- Et pour-  
quoi ne les lui montre-t-on pas com-  
me des freres qu'une même chaîne  
unit; & qui, avec un soin raisonna-  
ble de leurs propres intérêts, visent;  
cependant, au bien général de la  
société?

Je suis persuadé qu'il n'y a point  
de différence entre le véritable amour-  
propre & l'amour social.

J'aime à penser que les passions  
qui font le bonheur de chacun en

particulier, tendent directement au bonheur de tous.

Oui, l'Auteur bienfaisant de la Nature a, sans doute, voulu que le bonheur public & particulier fussent la même chose. L'homme a fait d'inutiles efforts pour les séparer ; mais en voulant les désunir, il les a presque détruits l'un & l'autre.

La Législation semble s'être attachée, presque par-tout, à renverser cet ordre précieux de la Providence qui veut qu'en devenant heureux, nous faisons le bonheur des autres.-

Ce n'est point là, mon cher Fitzgerald, une vaine déclamation : mais ne voyez-vous pas, comme moi, que le bonheur & même la vertu de toute l'espèce humaine, paroissent indifférens à ceux qui devroient y veiller essentiellement ? Le mariage

est négligé. Les entraves, les contraintes, dont on l'accable, favorisent le célibat & le libertinage qui en est la suite. Elles donnent plus de force à la tyrannie des parens qui assujettissent les affections généreuses de la jeunesse, à des motifs qui n'ont d'autres principes que l'avarice. - On condamne ces malheureuses victimes du devoir à une vie d'indifférence & de dégoût, & on les plonge souvent dans le vice. - On ne consulte plus que l'égalité des richesses. Celle de l'âge & de l'humeur, les traits personnels, la naissance, l'esprit, l'éducation, le sentiment, toutes ces sources de ce goût vif, de cette tendre amitié qui, seule, est digne d'un lien aussi sacré que le mariage, sont des chimères qu'on ne consulte plus.

La jeunesse, timide & complaisante, cède aisément aux impressions

qu'on lui donne, quel que soit le dégoût que lui inspirent les objets : elle s'allie à la vieillesse & aux infirmités.

Combien de Seigneurs, pour réparer leur fortune délabrée, se dégradent de leur rang en épousant des filles dont la naissance est abjecte, & qu'ils méprisent ; mais dont ils dévorent d'avance les richesses ! Eblouies par l'éclat d'un nom & d'un titre, elles ambitionnent elles-mêmes ces alliances. — Et sous quel point de vue l'homme sage considère-t-il de pareils liens ? Ce ne sont, à ses yeux, que des prostitutions d'une espèce honteuse, infâme.

Un homme qui ne se marie que par un motif d'intérêt, est un homme détestable : il n'en faut rien attendre d'utile. Toute la société est concentrée en lui-même, ou plutôt elle est rejetée de son ame ; elle n'existe plus pour lui.

D'EMILIE MONTAGUE. 159

J'avois encore je ne sçais combien  
de choses à vous dire à ce sujet; mais  
voilà du monde qui nous arrive.

Adieu.

RIVERS.





## L E T T R E    C C X V I I .

*Sir John Temple au Colonel Rivers.*

A Hill-wood, ce premier Novembre.

**J**E m'imaginois, mon cher Rivers, que tu me connoissois mieux. Tu crois que j'ai naturellement de la légèreté en amour & en amitié... Je t'assure que tu te trompes.

Les objets de mon amitié n'ont pas été, je l'avoue, à l'abri de bien des changemens : mais ce n'est point par esprit d'inconstance. Je me faisois des amis avec précipitation, sans examen, sans sçavoir s'ils étoient dignes de l'être ; une perfection frappante ou agréable, suffisoit souvent pour me décider... Je m'appercevois qu'elle



D'EMILIE MONTAGUE. 161  
n'étoit soutenue par aucun mérite, &  
je les quittois.

Pour l'amour, c'étoit la vanité qui  
faisoit mon inconstance.

Les faveurs des femmes sont si  
flatteuses!... Quel est l'homme qui  
puisse se vanter d'avoir assez de fer-  
meté pour résister à cet appas?... Il  
détruit le bonheur réel; mais le  
plaisir du moment l'emporte sur la  
réflexion... On peut te citer à la vé-  
rité... tu es un homme unique... Ton  
exemple, sur-tout, au commencement  
de mon mariage, me frappoit d'une  
manière sensible. Sçais-tu, malgré  
cela, que j'ai couru plus d'une fois  
le danger de m'écarter des loix que  
mes nouveaux liens m'imposent?  
J'ai vû le moment où les attraits de  
ma divine Lucie ne pourroient pas  
triompher du vain desir qui m'exci-  
toit à faire de nouvelles conquêtes.

La force de l'habitude est terrible. Je l'ai heureusement surmontée. Combien j'aurois perdu dans ce funeste échange !

Oui, mon ami. Je suis, maintenant, dans la plus parfaite sécurité. Ma vanité a pris un autre système: elle ne trouve plus rien qui la flatte que le précieux avantage de conserver le cœur de l'aimable femme qui a couru le risque de s'associer à mon sort. Les regards de toutes ces femmes coquettes, dont j'étois si jaloux, ne me touchent plus; je serois bien dupe de leur sacrifier des attentions qu'elles ne méritent pas. Il y a tant d'autres hommes à la mode dont elles sont aussi flattées!... Ils peuvent s'accommoder les uns des autres: je n'envie plus cet heureux destin.

Tout conspire à me retenir attaché au bonheur dont je jouis. La vie

douce que je mene , ton amitié , ton exemple , la société de tant d'aimables amis , la crainte de perdre leur estime , la félicité de ta sœur , tout , enfin , m'affecte & m'intéresse.

Ma conduite passée n'étoit que l'effet d'un goût passager qui ne pouvoit pas durer long temps. Le germe de la constance étoit , certainement , dans mon cœur. Hé ! ne s'étoit-il pas même entièrement développé dans notre amitié ? Lucie , que j'aime de plus en plus , n'en est-elle pas encore un garant ? Je ne sçais s'il y a dans le monde une femme qui puisse se vanter de m'avoir , avant elle , captivé seulement pendant huit jours.

Lucie est mon amie , ma compagne. . Elle est plus que tout cela ; elle est ma maîtresse chérie , adorée. Son esprit , sa vivacité , ses connoissances agréables me font passer avec délices

tous les momens de ma vie. Quelle différence de ceux que je consacrais à la société d'un tas de folles !... Ces momens *divins* étoient bien tristes, bien ennuyeux.

La possession, avec ma Lucie, ne guérit pas les blessures du cœur ; & avec ces beautés charmantes, j'en étois souvent guéri d'avance.

Sa modestie, la pureté angélique de son ame, font sans cesse renaître mon ravissement.

Il n'y avoit qu'elle seule au monde qui pût me prouver que si la beauté inspire l'amour, la délicatesse en entretient le feu.—

Elle a dérobé le ceste de Vénus ; les Graces n'entourent plus la Déesse.

Mes passions errantes se sont réunies dans un seul point dont elle est l'objet...

Mais tout cela est bien pompeux...

D'EMILIE MONTAGUE. 165

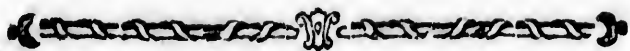
Je quitte : aussi-bien Lucie entre-  
t-elle ; & je ne veux pas qu'elle  
sçache toute l'étendue de son empire.

Vous vous souvenez , sans doute ,  
que vous venez dîner ici demain ?  
Nous danserons l'après - midi : cela  
servira de prélude à notre bal masqué  
de la semaine prochaine. Lucie veut  
consulter votre Emilie sur son dégui-  
sement. C'est un mystère dont nous  
serons exclus. Tous les Fitzgerald  
m'ont promis d'être de cette partie ,  
& je les enverrai chercher , ou je les  
irai chercher moi-même.

A demain.

TEMPLE.





## L E T T R E   C C X V I I I .

*Le Colonel Rivers , à Monsieur  
Fitzgerald.*

A Bellfield , ce premier Novembre .

**J**E ne suis plus si inquiet sur le sort de ma sœur. Temple vient de m'écrire & sa lettre me rassure. C'est un amant tendre & délicat qui paroît l'avoir écrite. Il avoue , cependant , le danger qu'il a couru ; mais il l'avoue avec une franchise qui exprime , selon moi , plus fortement l'état actuel de son cœur , que s'il eût étalé une foule de protestations. -- Je me défie de tous ces gens qui jurent par le Ciel qu'ils sont ce qu'on soupçonne qu'ils ne sont pas.

J'avois réellement des craintes qui me tourmentoient. Nos femmes mariées ici sont communément vertueuses; elles aiment leurs maris, & leur bonheur exige qu'elles en soient aimées. - Cela n'est pas si nécessaire dans les pays où la galanterie est en usage.

Il la rendra heureuse tant qu'elle conservera son cœur : mais si elle le perdoit, elle auroit tout à craindre de la vivacité de son tempérament : elle ne pourroit pas, un instant, supporter son indifférence.

Il a dans l'ame cette chaleur qui anime toutes les vertus ; mais qui, malheureusement, en lui, est susceptible d'écarts & d'indiscrétions.

Un esprit calme, froid & dégagé de passions, ressemble à une terre stérile. On n'en doit rien espérer. Il n'y a de grandes choses à attendre



que d'un cœur chaud & animé : il ressemble à ces terrains fertiles & abondans, qui produisent les plus beaux fruits quand ils sont cultivés ; mais qui ne donnent que de mauvaises herbes, lorsqu'on les néglige.

Temple a eu le malheur de perdre son père & sa mère dans son enfance. Il a été son maître, & il a eu la jouissance de toute sa fortune dans un âge où les passions nous emportent au-delà des limites de la raison.

Je suis le seul homme sur la terre qui ait jamais osé lui reprocher sa conduite sans qu'il s'en soit fâché, & il est heureux pour Lucie que j'aie conservé cet empire que l'amitié m'a d'abord donné sur lui.

Cette influence, l'attention extrême qu'elle a de se captiver en  
tout



tout à ses goûts ; les heureuses qualités qu'elle a reçues de la nature & de l'éducation , & les charmes de sa personne fixeront probablement pour toujours cette étoile errante.

Ils m'ont mandé qu'ils comptoient sur vous tous pour la fête qu'ils donnent. J'y compte aussi : Emilie dit qu'elle seroit fâchée de jouir d'un plaisir qu'elle ne partageroit pas avec sa chere Bell.

Mais où en êtes-vous de votre grande affaire ? Est-ce que Bell ne s'est pas présentée?... Quel Ministre, en la voyant, ne créeroit pas mille Majors au lieu d'un ? Temple craint que cette circonstance ne vous retienne... Adieu.

R I V E R S :

Je reçois, en ce moment, votre dernière lettre... Vous avez raison.

*Tome V.*

H

Nous n'avons pas, nous autres Américains, les avantages qu'ont d'autres voyageurs. Notre imagination est bornée. Nous n'avons point le faste de l'Orient à peindre; les charmes simples de la nature s'offrent seulement à nos descriptions.





LETTRE CCXIX.

*M. Fitzgerald au Colonel Rivers.*

Ce 4 Novembre.

**J**E m'empresse, cher ami, de vous faire part du retour du Chevalier de Verville. Il arriva hier au soir de Bath, & il est venu me voir ce matin. Il veut voir l'enfant. Son frere, en mourant, lui avoit raconté cette histoire avec toute l'horreur du repentir & du remords, & l'avoit prié de ne point abandonner son fils s'il pouvoit le découvrir. Le Chevalier n'a point cessé, depuis ce temps, de faire des perquisitions pour le trouver : il est charmé de cette découverte.

Son intention est d'assurer trois ou

quatre mille livres sterling à l'enfant ; & de se charger lui-même du soin de son éducation.

Il ne me parloit point de l'aimable fille qui est venue à son secours.....

J'ai cru devoir lui faire entendre qu'elle méritoit des preuves de sa bienfaisance. J'ai vu, avec plaisir, que je ne faisois que prévenir ses idées. - Je suis persuadé qu'elle aura lieu d'être satisfaite de sa générosité.-

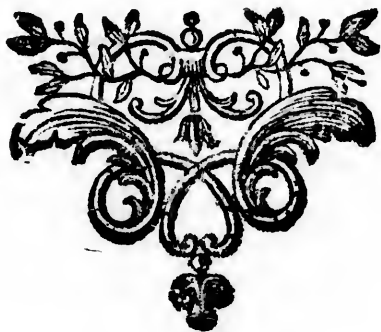
Je voudrois bien être de la fête de Temple... Mais l'affaire de ma Majorité, quoique décidée, en entraîne d'autres qui nous empêcheront, peut-être, de partager vos plaisirs. Bell veut que ce soit votre Emilie qui lui fasse le détail de tout ce qui se passera ; & elle exige, dès-à-présent, qu'elle lui fasse une description de l'habillement des Dames.-

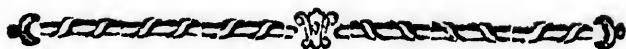
Envoyez-nous sans différer votre

D'EMILIE MONTAGUE. 173  
aimable Villageoise & son petit protégé. Nous les présenterons au Chevalier Verville.

Je ne puis vous en dire davantage.  
J'ai une foule de petites occupations.

FITZGERALD.





## L E T T R E C C X X .

*Madame Rivers la jeune, à Madame  
Fitzgerald*

A Bellfield, ce 8 Novembre.

**J**E suis de votre opinion., ma chere Bell. La politesse est sûrement au rang des vertus morales.

Nous sommes des êtres formés pour la société ; il n'y a point de bonheur sans elle. Il est donc du devoir de chacun de s'y rendre aussi agréable qu'il lui est possible, & cela se peut-il sans avoir pour les autres les mêmes attentions que nous souhaitons qu'ils aient pour nous ?... Ce que nous leur accordons en politef-

se, ils nous le rendent en respect. L'insolence, la hauteur, l'effronterie sont détestés de tout le genre humain.

Je m'ennuie à l'excès de ne point vous voir. Accoutumée au plaisir que les douceurs de votre amitié m'ont fait goûter, je n'en trouve plus dans de simples connoissances quelque agréables qu'elles soient.

Il est dangereux de trop se livrer aux charmes de l'amitié... Ils affoiblissent le goût qu'on a pour les sociétés ordinaires.

Mais quels sont, cependant, ces autres plaisirs? Y en a-t-il qui puissent véritablement passer pour des plaisirs? Y en a-t-il où l'on trouve la délicatesse, la vivacité qu'offre l'amitié?

Vous êtes cruelle de nous annoncer que vous ne pourrez, peut-être,

pas venir à la fête de Temple. C'est le dix-huit & nous commençons déjà à nous préparer.

Mon habillement est simple, sans ornement ; mais honnête , décent & de bon goût. C'est l'ajustement uni & sans art d'une Payfanne Françoisé. Lucie le contrastera par le faste Oriental d'une Sultane couverte de Diamans : ma mere a choisi l'habillement d'une Dame Romaine.

Moi , j'ai préféré le mien , parce que je sçais qu'il plaira à Rivers... Il aime tout ce qui sent la Bergerie ; & le plaisir de lui paroître plus aimable un moment , est pour moi une affaire de conséquence & qui mérite toute mon attention.

Adieu.

E. R I V E R S.





## L E T T R E C C X X I.

*Madame Fitzgérald , à Madame  
Rivers la jeune.*

A Londres , ce 10 Novembre.

**I**L est sûr , ma chere Emilie , que l'amitié est une chose charmante ; c'est elle qui , après l'amour , fait le plus grand agrément de la société.

Et voyez ce que c'est que l'indigne pruderie qui regne parmi les femmes ! A-peine veulent-elles que nous puissions jouir de ce plaisir quelque innocent qu'il soit.

Vous m'avez vu , je crois , une vieille tante qui s'appelloit Lady Cécile. Elle est morte à soixante-six ans. Croyez-vous bien qu'elle avoit vécu

jusqu'à cet âge sans ressentir la moindre étincelle d'affection pour aucune espèce d'être humain ? Le refrain éternel de tous ses discours étoit qu'une femme prudente & modeste ne devoit jamais aimer qu'elle-même... Je ne sçais dans quel pays de l'autre monde elle a passé : Dieu veuille avoir son ame !

Pour moi , graces au Ciel , je ne pense pas ainsi. Je crois qu'il faut plutôt exciter toutes les tendres inclinations du cœur que de les réprimer. Et pourquoi le mérite des autres n'auroit-il pas des droits à notre estime?... Je l'aime... O ! ma tante , quel sermon vous me feriez si vous m'entendiez dire que je l'aime , même dans les hommes !...

Je puis même ajouter que je le préfère... Ne vous fâchez pas vous-même , Emilie. Je vous aime avec la

plus grande sincérité ; mais je vous avoue que mon amitié pour les hommes est encore plus de mon goût. La prudence, en voulant nous l'interdire, cherche à nous priver d'un des plus vifs & des plus innocens plaisirs du cœur.

Le desir de plaire à un ami, est plus animé : il excite par lui-même une émotion agréable & délicieuse.

Vous me prendrez pour une coquette même en amitié. Je ne m'en défends pas ; je crois que vous avez raison.

J'aime beaucoup Fitzgerald : mais je suis fort aise, en même temps, de ce que les autres hommes me regardent avec complaisance. La possession d'un seul ne m'empêche pas d'être charmée de mériter l'attention de toutes ces chères créatures. — Vous avez de l'esprit, du jugement, du

sentiment, vous avez mille autres perfections également estimables : je vous rends justice ; mais , avec tout cela , ne vous imaginez pas que je vous préfère à Rivers ? Il n'en est rien je vous assure.

Et que peuvent se dire deux femmes ?... Qu'elles s'aiment ?... Et qu'est-ce que cela a de piquant ?... Un ami... Oh ! oui , ma chère , un ami est bien différent : c'est toute autre chose. J'ai toujours dans la tête de faire un système de morale : je veux qu'il y ait cent pages , au moins , sur ce sujet.-

Ne vous gênez point de votre côté. J'aime mieux Rivers que vous ; je consens que vous aimiez mieux Fitzgerald que moi ; je suis la femme du monde la plus complaisante ; d'ailleurs je gagnerai à cela. J'étendrai ; par-là , le cercle des amusemens in-

D'EMILIE MONTAGUE. 131

nocens de mon mari, & je me plais à lui procurer de nouveaux plaisirs.

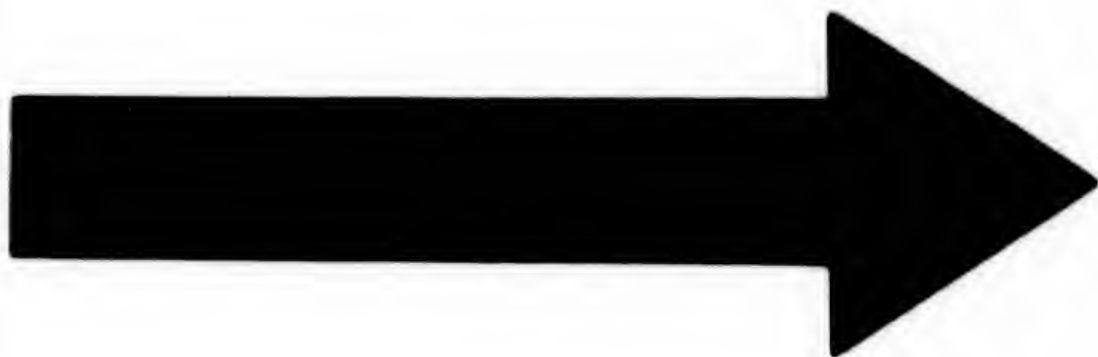
Mais n'admirez-vous pas Lucie ? Elle en fait naître, chez elle, qui retiennent Temple. - C'est une méthode assez bonne pour l'empêcher d'en aller chercher ailleurs.

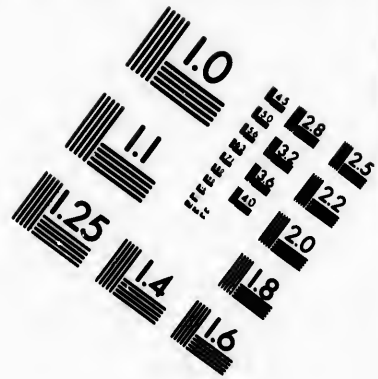
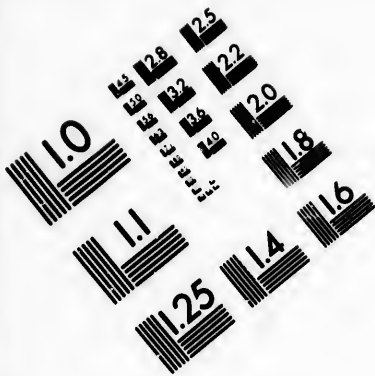
Je suis extrêmement fâchée de ne pouvoir être de cette fête. Je suis folle des bals masqués, & j'ai ici le plus joli habillement du monde... Je regrette de n'en pas faire usage. - J'ai la plus grande envie de m'échapper un jour ou deux.

Adieu.

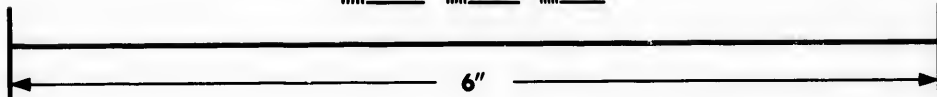
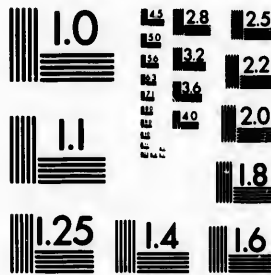
B. F. FITZGERALD







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15 12.8  
14 12.5  
13 12.2  
12 12.0  
11 11.8

10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1





## LETTRE CCXXII.

*Le Colonel Rivers , à M. Fitzgerald.*

A Bellfield , ce 12 Novembre.

**D**ites , je vous prie , à votre petite Bell , qu'elle garde ses préceptes pour elle. Je ne veux pas qu'elle gâte mon Emilie.

Je m'oppose absolument aux amitiés des femmes pour les hommes. Elles ne vont qu'aux Dames qui sont de l'Ordre des Salamandres.

Je ne veux point de partage. Je veux avoir , à moi seul , toutes les tendres inclinations d'Emilie. J'enverrois les plus légères marques d'amitié qu'elle accorderoit à un autre.

Il ne faut , cependant , pas trop

D'EMILIE MONTAGUE. 183  
de sévérité. La pruderie défend à  
toutes les femmes d'avoir des in-  
clinations ; moi je permets à tou-  
tes celles qui ne sont point ma-  
riées de suivre le penchant de leurs  
cœurs.....

Mais ne viendrez-vous donc point  
nous voir ? Je n'ai jamais vu dans ce  
temps-ci un aussi beau jour. L'air est  
aussi tempéré qu'à la fin d'Avril... Le  
soleil ressemble à celui du Canada.-

Croirez-vous bien que je viens de  
me baigner dans le clair ruisseau qui  
coule au bas de notre jardin ? L'idée  
que je m'y étois plongé dans mon  
enfance, m'a causé un plaisir déli-  
cieux. J'ai senti que mon cœur étoit  
aussi tranquille, aussi content qu'il  
l'étoit dans ces jours de gaieté & d'in-  
nocence.

De tous les préjugés du local, celui  
qui nous attache au lieu qui nous a

vu naître, est le plus fort & le plus agréable.

Doux séjour de la maison paternelle, tu es celui du vrai bonheur!

Il me prend, quelquefois, envie de faire un Poëme à la louange des Dieux Pénates.

Nous négligeons trop ces Divinités aimables. Elles en font bien vengées. On ne trouve de vrais plaisirs que sous leurs auspices.

Je vous l'avoue; mon goût pour la campagne est plus vif qu'il n'a jamais été.

Les scènes qui m'entourent sont moins riantes que quand je me suis établi à Bellfield; mais elles ne m'en paroissent pas moins agréables. Nos affaires rurales nous amusent sans embarras. Ma mere nous a fait présent d'une petite bibliothèque de

D'EMILIE MONTAGUE. 185  
livres choisis... Elle se plaît dans la  
compagnie d'Emilie, Emilie se plaît  
dans la sienne. Nous avons des voi-  
sins aimables dont la fortune n'est  
pas supérieure à la nôtre : nous les  
voyons, ils viennent nous voir.

Les soirées sont longues ; mais  
elles n'en sont que plus gaies. J'aime  
le plaisir de la table... C'e n'est pas  
pour ce qu'on y peut manger de fin  
& de délicat ; personne n'a plus  
d'indifférence que moi à cet égard,  
mais elle excite la joie... Elle ani-  
me la gaieté sociale ; elle répand la  
bonne humeur parmi les convives.

Les soupers qu'Emilie nous don-  
ne sont charmans... mais la mo-  
dicité de notre revenu nous em-  
pêche de les répéter aussi souvent  
que je le voudrois..... Si j'étois  
riche, ce seroit là mon extrava-  
gance.

Pour combler ma félicité, Emilie se plaît dans ma retraite... Elle trouve son bonheur dans mon affection.

Nous sommes si rarement seuls, que nous regrettons de n'avoir pas plus de momens libres. Je me souviens toujours, quand je la quitte, de mille choses que j'avois à lui dire, de mille idées nouvelles dont j'avois à lui faire part, & je suis impatient de la revoir sans contrainte.-

Je vous avoue, cependant, que mon bonheur n'est pas sans quelque mélange d'amertume..... Je crois voir de temps-en-temps un nuage d'inquiétude sur le visage d'Emilie.... Il se dissipe aussi-tôt que mes yeux rencontrent les siens... mais cela me cause de la peine.-

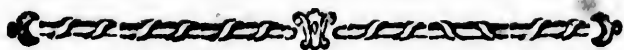
D'EMILIE MONTAGUE: 187

Je vais aujourd'hui chez Temple.

Adieu, cher ami.

RIVERS.





## LETTRE CCXXIII.

*Madame Fitzgerald , au Colonel  
Rivers.*

A Londres , ce 14 Novembre.

C'Est donc vous, mon doux Colonel, qui n'approuvez pas l'amitié des femmes pour les hommes ? Je croyois que vous aviez des idées plus nettes des choses.

Votre belle lettre est cause que j'ai eu une querelle avec Fitzgerald, & la chose n'est pas encore décidée. C'est la galanterie qu'on reproche aux femmes, en général, qui en a été le sujet : mais nous n'avons pas eu toutes les femmes en vue. Les Dames Françoises & An-

gloises, ont seules été nos objets de comparaison.

J'ai connu un homme qui se croyoit épris de la passion la plus vive.- Il différoit, cependant, d'épouser sa divinité, parce qu'il n'étoit pas en état de lui acheter un service de vaisselle d'argent... Il attendoit, avec patience, que ses Fermiers le payassent.

Les mœurs modernes favorisent bien peu la tendre passion.

Quelle différence ! Les amans des autres siècles n'avoient que des Dragons & des Enchanteurs à combattre. Les monstres qu'ils ont à vaincre aujourd'hui, sont mille fois plus redoutables : comment triompher de l'avarice & de l'ambition ?

Nos deux petits menages exceptés, mon cher Colonel, je n'en connois qu'un autre qui rend le mari



& la femme heureux... mais n'allez pas vous imaginer que ce couple fortuné habite la Ville.- Il jouit de son bonheur à cinquante lieues d'ici. Il y a dans la maison environ cent louis de revenu.

Mais l'ennui ne vous gagne-t-il donc pas en lisant ma lettre?... Vous la trouvez, sans doute, bien philosophique. Moi, je la trouve lourde, sans feu, sans vivacité. Je ne sçais où j'ai pris cette langueur.

Je ne suis pas fâchée, au reste, de ce qu'elle est ainsi. Je vous en ai écrit une qui étoit *divine*, vous ne m'avez point fait de réponse; vous méritez bien d'en être puni.

Les idées d'Emilie, sur son habit de masque, me plaisent... On voit que vous êtes encore amans.

C'est par-là que j'ai découvert les premiers symptômes de mon goût

pour Fitzgérald. Je m'embarraſſois  
 aſſez peu de ma toilette avant que je  
 le conuſſe... Je ne m'en inquiétois  
 même encore que fort peu quelque  
 temps après; mais elle devint bien-  
 tôt une affaire eſſentielle. J'ai eſſayé  
 juſqu'à vingt bonnets différens les  
 jours que je l'attendois à Sillery.

Il faut avouer qu'il méritoit bien  
 toutes ces attentions. Vous êtes tous  
 deux des hommes uniques. Vous ne  
 ſçauriez croire combien je vous ſçais  
 gré, à l'un & à l'autre, de n'avoir  
 jamais parlé, devant Emilie & de-  
 vant moi, d'aucune de vos amou-  
 rettes. Cette délicateſſe fait plus pour  
 nous convaincre de votre affection  
 que tous les ſermens du monde.

Temple en agit, à cet égard;  
 d'une manière choquante. Le beau  
 panégyrique qu'il fait de lui en van-  
 tant ſes *proueſſes*! J'ai remarqué que

Lucie en étoit pénétrée... Elle a l'attention de n'en point paroître affectée dans la crainte de lui faire de la peine ; mais , dans ces occasions , je l'ai vue , à la fois , sourire & verser une larme de regret.

Une femme qui n'a que de la vanité, sans affection , n'est pas fâchée d'entendre parler des brillantes conquêtes que son mari a faites ; elle les regarde comme des victimes qu'il a immolées à la supériorité de ses charmes : mais ce n'est qu'à une pareille femme qu'on en peut parler. Celle qui aime sincèrement est pénétrée de chagrin. Il faut , pour la flatter & pour lui plaire , paroître trop occupé de la passion actuelle pour qu'on puisse seulement se souvenir de celle qui est éteinte. On doit même écarter , s'il est possible , de son imagination , toute idée que l'on a eue

D'EMILIE MONTAGUE. 195  
en d'autres engagements... Nous sça-  
vons très-bien qu'il y en a eu d'au-  
tres; mais nous n'aimons pas qu'on  
en rappelle le souvenir... Je puis,  
peut-être, me tromper. Je crois, ce-  
pendant, ne vous parler ici que d'a-  
près mes propres sensations.

Je lisois ce matin un petit Roman  
François. J'y ai trouvé une pensée  
qui m'a fait plaisir : Lisez.

» Un homme qui ne peut plus  
» compter ses bonnes fortunes, est,  
» de tous, celui qui connoît le moins  
» les *faveurs*. C'est le cœur qui les  
» accorde, & ce n'est pas le cœur  
» qu'un *homme à la mode* intéresse.  
» Plus on est prôné par les femmes,  
» plus il est facile de les avoir, mais  
» moins il est possible de les enflam-  
» mer.-

Je souscris de bon cœur à cette  
vérité.

*A midi.*

Je viens de recevoir une lettre de Lucie. Elle me dit que sa chere belle-sœur est passionnée pour la Philosophie naturelle ; qu'elle lit Ray , Derham , & cinquante autres rêveurs dont on ne connoît pas le nom ; & qu'elle n'est plus occupée qu'à observer , à travers un microscope , les merveilles de la création.

Le mariage , mon cher Colonel , rend donc les jeunes femmes bien sçavantes ? Dites , je vous prie , à votre Emilie , que j'attends d'elle , d'ici à un an , un gros Volume de ses importantes découvertes.

Lucie ajoute , à cela , que vous en êtes encore à vos petites querelles d'amans , & que tout cela se raccommode le mieux du monde.

Je voudrois aussi boudier avec Fitzgérald, & l'exciter à me faire quelque querelle : mais je ne sçais comment il s'y prend, il évite tout cela à merveilles. Ce n'est assurément pas ma faute. Je lui en donne vingt sujets par jour.

Je voudrois justifier ce que dit *Shenstone*. » La réconciliation est, selon lui, » le moment le plus tendre de l'amour & de l'amitié. L'ame » y retrouve une espèce d'élasticité » qu'elle avoit perdue ; & forcée de » reculer, elle revient avec une nouvelle force, une nouvelle violence sur elle-même.

Qui est-ce donc qui ne querellerait pas pour jouir du plaisir de la réconciliation ? Je me fâcherai, tout de bon, contre Fitzgérald, s'il continue ce train de vie doux & tranquille. Je me fâcherai même contre vous.

Dites, je vous prie, à Lucie que je suis très-mortifiée de ne pouvoir aller à son bal. Les maudites affaires viennent toujours s'opposer à nos plaisirs.

Adieu.

B. F. FITZGERALD.

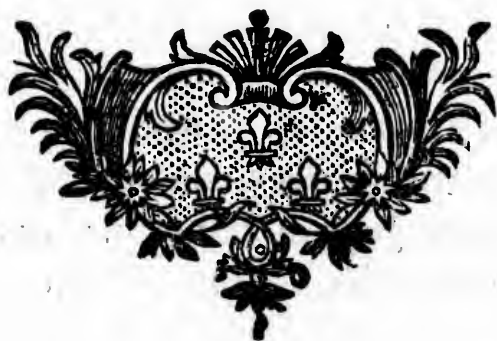
Une lettre si longue m'ennuyoit...  
Je l'ai finie... mais je n'avois pas tout dit : lisez encore cette apostille. Avouez qu'un mariage qui ne se fait que sur des principes de prudence est une affaire horrible. La petite D.... que vous connoissez, vient d'éclater. En vérité, il faut que des parens soient bien cruels pour renfermer ainsi, dans la même maison, deux êtres qui ne sembloient faits que pour se tourmenter & qui pouvoient vivre heureux l'un sans l'autre.

Quelle différence quand on prend du temps & que l'on ne choisit que pour soi !... Je commence à croire que le goût réciproque peut se perpétuer toute la vie.

Je me représente quelquefois Fitzgérald & moi , depuis l'heure passionnée, où, pour son bonheur, je lui donnai la main jusqu'à ces momens tranquilles, encore éloignés, où, assis vis-à-vis l'un de l'autre, chacun dans un fauteuil, près du feu, nous faisons la méridienne, lui, en grave Juge de campagne, & moi en femme bienfaisante qui vient au secours des pauvres de la Paroisse... Cette situation me divertit, & je me dis; mais il n'y a rien de choquant, ce me semble, à devenir vieille. Ce qu'on a perdu de ses charmes est racheté par le plaisir de faire & de dire tout ce qu'on veut. Ne trou-



vez-vous pas que j'anticipe un peu le temps du radotage? Adieu; car vous feriez, peut-être, pire; vous me le direz.





## LETTRE CCXXIV.

*Le Colonel Rivers , au Capitaine  
Fitzgerald.*

A Bellfield , ce 16 Novembre.

**C**E Nabab Oriental est arrivé, mon cher ami. Il est aussi riche qu'empresé à faire mon mariage avec sa fille.

Ma mere vient de recevoir une lettre de lui. Il parle de cette affaire avec une ardeur qui me fait prévoir d'avance combien il sera fâché de voir son projet échoué. Je serai obligé de prendre des précautions pour lui apprendre cette nouvelle.

Il sera ici mercredi au soir. C'est précisément le jour du bal de Tem-

ple. Mais je ferai partir les Dames, & je resterai à la maison pour le recevoir. J'aurai un domino tout prêt, je l'en affublerai & je le menerai tout aussi-tôt chez Temple.

Il ignore aussi le mariage de ma sœur. Je pourrai bien lui en faire part; mais je voudrois qu'il ne sçût le mien qu'après qu'il aura vu Emilie...

La meilleure excuse que j'aie à lui donner, c'est de lui en présenter l'aimable cause.

Je ferai mon possible pour les faire causer ensemble au bal, & pour les placer à côté l'un de l'autre, au souper, sans qu'ils se connoissent.

Je suis bien sûr que, s'il lui parle avant de sçavoir que c'est elle qui s'oppose à ses desseins, il ne manquera pas d'avoir pour elle toute l'admiration qu'elle inspire.

Sa fille a été élevée hors de l'Angleterre. C'est une circonstance heureuse qui me fournit le moyen de la refuser sans blesser, ni sa vanité, ni celle de son pere. Si je l'eusse connue, ils pourroient être piqués de ce que j'en ai préféré une autre.

Elle n'est pas même encore en Angleterre; mais on l'y attend à chaque instant. J'arrangerai les choses de maniere que, dès qu'elle arrivera, Lucie & moi nous la menerons chez Temple. Il y vient quelques hommes de mérite, & je serai charmée qu'elle fasse un choix. Son pere dit qu'elle est très-aimable. Il n'en parle, cependant, que d'après ce qu'on lui en a dit; il ne l'a jamais vue.

Je voudrois cacher, à jamais, ce projet à Emilie. Je voudrois, du moins, qu'elle n'en fût instruite que

par un autre, & même par une personne qui me seroit tout-à-fait étrangere.

Ma mere est admirable dans cette occasion. Elle ne cesse de me dire qu'elle est infiniment plus satisfaite de ce que je n'ai consulté que mon cœur pour me marier. Elle ne parle de la tendresse d'Emilie que comme d'un trésor inestimable. Enfin, elle ne me montre pas le moindre desir de me voir plus riche que je ne le suis.

Quand je n'aurois jamais vû Emilie, je n'aurois pu me résoudre à épouser cette jeune personne, malgré ses richesses, si l'amour ne nous eût unis.

Ne croyez pas, cependant, que j'ai pour la fortune ce mépris romanesque qu'on a à dix-neuf ou vingt ans, & qui est excusable... j'ai presque dit sciant à cet âge.

J'ai vu plus de monde que n'en ont vû, ordinairement, les hommes de mon âge... J'ai vu dans leur beau tous les avantages de l'opulence.... mais ils ne m'ont jamais beaucoup tenté.

Un honnête homme, selon mon opinion, doit seulement songer à pénétrer, dans le monde, par tous les moyens qui peuvent s'accorder avec l'honneur, la probité, & son propre bonheur. C'est une attention que j'ai toujours eue & je l'aurai toujours. Mais, j'ai en horreur tous les moyens qu'emploie la bassesse; & le moyen le plus vil, selon moi, est de vendre sa main pour une dot.

Avec quel mépris ne regardons-nous pas ces hommes qui se couvrent de la honte de se faire payer leurs soins par des femmes sans pudeur! Un homme qui se marie par

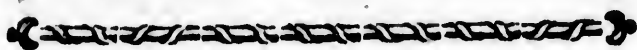
des vues d'intérêt, leur ressemble dans le point juste de la comparaison.

C'est un esclave acheté. Il n'y a de différence que dans le temps de l'esclavage; il est de plus longue durée.

Adieu. Je pourrai encore vous écrire mercredi.

RIVERS.





LETTRE CCXXV.

*Madame Fitzgerald , au Colonel  
Rivers.*

A Londres , ce 18 Novembre.

**F**itzgerald est occupé ; mais je crois que vous aimez autant mes lettres que les siennes , & en voici une.

Miss Watson & son jeune enfant sont arrivés. Elle est vraiment tout-à-fait intéressante par sa figure , son ton & ses manieres. Le petit bonhomme est beau comme Adonis.

Que le Ciel lui donne une autre ame qu'à son pere ! Je prévois , sans cela , d'horribles ravages dans le beau sexe futur.

Nous venons de recevoir votre



lettre dans l'instant. Votre blasphème contre l'aimable saison de dix-neuf ans, m'a courroucée.

Jeunesse charmante ! aimable source des foiblesses généreuses ! lorsque dans vos premières années les esprits commencent à se développer, ils sont aussi purs que la lumière, aussi se-reins que l'air du plus beau jour, aussi bieufaisans que les zéphirs dans la chaleur de l'été, aussi tendres que les bourgeons naissans, aussi prodigues que le printems, aussi gais que les oiseaux qui chantent son heureux retour.

Voilà, comme vous voyez, du Shenstone tout pur. Je viens de le relire avec plaisir. Je voudrois le donner pour Rudiment à tous ceux qui sont possédés du démon de l'intérêt.

Mon cher Colonel, pour être bon, il faut retenir pendant la vie les mé-

prises de nos dix-neuf ans si, en effet, ce sont des méprises.

Vous, avec tous vos airs de prudence & de connoissance du monde, vous êtes, sur ce point, aussi enfant que vous l'ayiez jamais été. Votre mariage avec une femme qui vous a donné deux mille livres sterling, en est une bonne preuve... & pour surcroît, vous vous en applaudissez... Vous ne regrettez pas une beauté qui vous auroit enrichi.

Soyez toujours ainsi, mon cher. Vous êtes un enfant, je suis une jeune fille; souhaitons de l'être toute la vie.

Scavez-vous, mon cher ami, que je suis même une fille des Muses? Je faisois des Eglogues à dix-sept ans!

La douce occupation! Un vieux Médecin me disoit que c'étoit un symptôme sûr d'une longue vie, &

ce qui valoit encore mieux, d'une longue jeunesse.

Il m'expliqua cela. Les esprits animaux entrèrent dans sa dissertation, & je n'y compris rien. Vous serez, peut-être, plus heureux que moi.

J'aurois, peut-être, figuré quelque jour parmi nos Poëtes; mais mon pere vouloit voir ce que je faisois; il corrigeoit mes élans... Les Muses sont modestes; elles n'aiment pas qu'on les assujettisse.

Le Génie est comme la Sensitive; elle se retire lorsqu'on y touche...

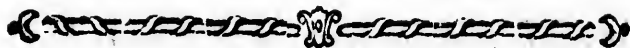
Enfin, votre Indien est donc arrivé! Il me vient une idée. Il seroit plaisant qu'il devînt amoureux d'Emilie. On m'a dit qu'il avoit des obligations au pere de Madame Rivers: je voudrois qu'il en eût aussi à votre grand-pere; tout cela rassemblé piqueroit, peut-être, sa générosité. Et

D'EMILIE MONTAGNE. 209  
que sçait-on ? S'il alloit vous faire  
présent, seulement, de dix mille li-  
vres sterling; sçavez-vous bien que  
cela bonifieroit bien vos *petits sou-*  
*pers* ?

Adieu. J'oubliois de vous dire que  
le Chevalier Verville vient dîner ici.  
Nous n'avons que le temps de nous  
habiller & de parer le petit neveu.

B. F. FITZGERALD.





## L E T T R E CCXXVI.

*Le Colonel Rivers , à Monsieur  
Fitzgerald.*

A Bellfield , ce 18 Novembre ,  
au matin.

**L**E Colonel Wilmot , mon cher ami , n'avoit encore écrit qu'à ma mere. Je viens aussi de recevoir une de ses lettres. Il ignore , absolument , toutes nos affaires domestiques , & il me parle , pour ainsi dire , du ton d'un beau-pere. Ne pourroit-il donc pas , au moins , supposer que j'ai pu contracter d'autres engagements ?

Il me raconte son histoire dans cette lettre. C'est un romain raccourci qui , sous la diction de quelque plu-

me élégante , pourroit devenir intéressant. Il étoit le cadet de sa famille. On l'éleva en conséquence de ce titre. Une jeune personne , que la fortune n'avoit pas plus favorisée que lui , devint l'objet de tous ses desirs , & il en fut aimé. Les parens ne traversent que trop souvent ces inclinations ; leurs familles s'opposèrent à leurs vœux. Elles unirent leur crédit pour faire passer le jeune homme aux Indes , & on envoya la Demoiselle chez un ami , à Londres , jusqu'à ce qu'on fût assuré qu'il s'étoit embarqué.

Mais son départ n'avoit pas été précipité. Ils avoient trouvé moyen de se voir , & l'amour l'emporta sur la tyrannie de leurs Parens. Ils se marièrent secrètement. Le seul témoin de leur union fût un frere de la jeune personne.

Forcé, enfin, de partir, il la laissa aux soins de ce frere qui l'aimoit beaucoup & qui obtint la permission de la mener en France pour dissiper sa mélancolie, & la guérir de sa passion. Elle étoit enceinte, elle accoucha, à Paris, de la fille qu'on me propose & mourut quelques jours après.

Son frere, à l'insçu de la famille, éleva l'enfant comme si c'eût été la fille d'un de ses freres qui avoit été tué en duel en France. Ses parens, qui moururent peu de temps après, instruits de la vérité, assurèrent à leur petite fille un bien qui la mettroit un jour un peu au-dessus de la médiocrité.

Le Colonel Wilmot, pendant tout ce temps, étoit en proie à une variété de malheurs presqu'incroyables : mais la fortune cessant, enfin, de lui

D'EMILIE MONTAGUE. 213  
être contraire, elle l'accabla, pour ainsi dire, de richesses. Il avoit toujours été en relation avec son beau-frere; mais aucune autre personne, en Europe, ne recevoit de ses nouvelles. Déterminé à repasser en Angleterre, il a écrit à sa fille de venir le joindre à Londres: elle n'est pas encore arrivée. Ce qui l'excite si vivement à me la faire épouser, est la reconnoissance. Mon grand-pere, de toute sa famille, fut le seul dont il reçut des secours lorsqu'on l'obligea de quitter l'Angleterre.

*A 6 heures.*

J'ai dîné seul. Ma Mere & Emilie sont parties, dès ce matin, pour aller chez Temple... Elles ont porté leurs habits de bal; mais on me les a cachés soigneusement; on veut me surprendre.



*A 7 heures.*

M. Wilmot vient d'arriver. C'est un fort bel homme , grand , bien fait , & ayant un air de dignité. Il est fort brun. Bell l'aimeroit à-cause de son nez aquilain. Il n'a pas cinquante ans & paroît les avoir : le changement de climat influe beaucoup sur les voyageurs.

Il s'habille & nous allons partir.  
Adieu.

R I V E R S.





LETTRE CCXXVII.

*Madame Fitzgérald , à Madame  
Rivers.*

A Londres , ce 18 Novembre ;  
à minuit.

**J**Eunesse frivole ! dansez. Vous ne songez guères, je crois, que je m'occupe à vous écrire : mais je m'en console, parce que vous songez encore moins à d'autres qu'à moi. Je suis sûre que vous ne soupçonnez, seulement, pas avec qui j'ai dîné & soupé aujourd'hui chez le Lord G... Hé bien, ma chere, ressouvenez-vous, s'il se peut, du Chevalier Clayton. C'est avec lui que j'ai si heureusement passé ma journée. Il est aussi

gai, aussi amusant qu'il l'a jamais été.

J'ai poussé un soupir de regret de ce que vous avez perdu un homme aussi accompli... En vérité, je ne sçais à quoi vous songiez; mais parlons plus juste.

Il a été un peu déconcerté en me voyant. Il a rougi, & j'ai cru, pendant une minute ou deux, qu'il alloit s'animer. Je me trompois, il a repris son insipidité monotone, en souriant de temps-en-temps, comme à son ordinaire, & sans sçavoir pourquoi.

Il ne m'a point demandé de vos nouvelles. Le moment est venu de boire des santés; on m'a demandé celle que je voulois célébrer; j'ai répondu malicieusement que c'étoit la santé de Rivers, & il y a bu froidement sans faire semblant d'avoir jamais entendu parler de lui.

Les

Les beautés de la Ville se mettent sur les rangs... Son grand air les charme, & leur esprit le captive.

Sa mere, la pauvre femme ! Ce mariage, dont elle parloit dans ses lettres, n'a pu réussir. La famille de la Demoiselle souhaitoit qu'il se fit ; mais elle a mieux choisi. Elle a donné sa main, la semaine passée, au Chevalier Palmer, jeune homme aimable, qui est de notre connoissance. Elle est fort riche ; mais elle le seroit encore plus, qu'il la mériteroit. Il a une petite terre dans le Comté de Lincoln. Je ne crois pas qu'elle soit à plus de vingt miles de chez vous : ce sont de nouveaux voisins ; vous serez charmés de faire connoissance avec eux.

Mais qui est-ce qui peut jamais vous faire égaler le bonheur dont je suppose que vous jouissez en ce mo-

ment? Je suis persuadée que Rivers vous trouve mille charmes qu'il n'avoit point encore remarqués... Cet habit de paysanne!... Oh! voilà de quoi lui faire tourner la tête... & je vous vois triomphante & les yeux pétillans de joie d'avoir trouvé un nouveau moyen de lui plaire.

Vous ne me dites pas la moitié des choses... Toutes les vieilles tantes célibataires de votre canton ont eu mille soupçons injurieux sur Miss Watson... Cela étoit dans l'ordre.

On a dit... ou, peut-être, cette idée est-elle de mon crû... Non, non, c'est mon cher Shenstone qui dit que ce sont ordinairement les personnes les plus dignes d'estime qui sont exposées aux ouvrages des calomnieux, de même que c'est le meilleur fruit qui est bequeté par les oiseaux.

Il faut avouer, pourtant, que les

apparences étoient un peu contr'elle ; j'excuserois toutes ces vieilles prudes , si elles ne jugeoient jamais que sur des soupçons de cette nature.

Mais elles condamnent indistinctement tout le monde. La plus légère indiscretion les soulève ; elles veulent que tout le beau sexe se conduise selon leurs principes. L'âge , le temps , les circonstances , tout cela est indifférent. Elles lancent leurs arrêts sur la jeunesse pour de petites fautes qui ne sont souvent qu'une preuve de la prudence qui l'a empêchée d'en faire de grandes.

Malheur à tous ceux qui n'ont pas fait dans leur vie le moindre petit écart ! Le Ciel leur a refusé toute vertu active.

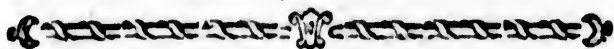
La beauté morale est comme la beauté physique. Elle a de petites taches qui la rendent quelquefois plus piquante.

Adieu. La seule chose que je puisse encore vous dire, c'est que si l'imprudence est un crime, il faut que vous priez Dieu d'avoir pitié de votre chère Bell.

Le Chevalier Clayton seroit donc ; d'après ces beaux principes, l'homme du monde le plus vertueux... Lui?... Je vous entends.

B. F. FITZGERALD.





LETTRE CCXXVIII.

*Madame Fitzgerald , au Colonel  
Rivers.*

A Londres, ce 19 Novembre.

**V**ous ne vous trompez pas , mon  
cher Rivers. J'aime votre nouveau  
débarqué à cause de son nez aqui-  
lain ; le visage d'un sot n'en a jamais  
été décoré.

Je suis persuadé qu'il a senti tout  
son bonheur. Quoi ! il arrive & il  
tombe, tout de suite , au milieu d'un  
cercle de beautés ravissantes ? C'est  
passer , tout-d'un-coup , d'une plaine  
insipide dans un parterre émaillé de  
mille fleurs.



Fitzgérald dit qu'il lui inspireroit de la jalousie, par rapport à votre amitié, s'il avoit quinze ans de moins : mais l'amitié la plus forte est toujours entre les personnes du même âge; elles ont la même façon de penser & de voir les choses; cela le rassure.

Chaque saison de la vie a, effectivement, ses idées particulières, & nous sommes naturellement portés à croire, qu'il n'y a que ceux qui pensent comme nous, qui ont raison.

Cette morale, je vous en avertis, n'est pas de moi; mais ne trouvez-vous pas que je suis une femme bien complaisante d'être ainsi l'écho de mon mari?

Il vouloit vous écrire. Je ne sçais quelle affaire l'en empêche. Il vous auroit appris ce qui s'est passé avec

D'ÉMILIE MONTAGUE. 223  
le Chevalier Verville. J'en suis très-  
contente. Il a assuré trois mille livres  
sterling au petit bon-homme, & cent  
livres sterling, de rente viagere, à Miss  
Watson. Il prend sur lui tous les frais  
de l'éducation de l'enfant qui aura,  
d'ailleurs, un jour le fonds de la rente  
viagere... Je ne sçais où j'ai pris cette  
idée : mais il me semble qu'il pour-  
roit bien arriver un autre jour où le  
Chevalier répareroit, dans la per-  
sonne de l'amie, les outrages de son  
frere...

A propos, votre Colonel Ori-  
ental, a-t-il bien profité de la place que  
vous lui avez donnée à côté d'Emi-  
lie? Sçavez-vous que les diamans de  
ce pays-là sont séduisans?

Adieu, & écrivez-nous tout ce  
qui se passe.

B. F. FITZGERALD.



## LETTRE CCXXIX.

*Le Colonel Rivers , à M. Fitzgérald.*

A Hill-wood , ce Jeudi matin ,  
à 11 heures.

**A** Peine est-il jour pour nous ,  
mon cher Fitzgérald. Le bal étoit  
charmant. Je n'en ai jamais vu d'aussi  
agréable hors de Londres.

Temple a du goût , & il n'avoit  
rien épargné pour rendre cette fête  
brillante. Son salon étoit , sur-tout ,  
admirablement bien décoré.

Vous auriez été ravi de voir Emi-  
lie. Le plus grand des Monarques  
auroit donné son sceptre pour sa hou-  
lette. Son habillement simple , élé-

gant, ne perdoit point de son caractère : elle n'a, peut-être, jamais parue avec tant d'avantage.

Il y avoit dans tout son air une simplicité noble qu'on ne peut exprimer.

Sa taille svelte, délicate, les agréables contours de sa gorge & de ses bras, ses beaux cheveux négligemment noués avec un ruban & flottant en boucles sur ses épaules, les graces naturelles de tous ses mouvemens ; enfin, ce *je ne sçais quoi*, indéfinissable, qui la fait toujours paroître au-dessus d'elle-même, tout cela peignoit à l'imagination, avec la plus grande vivacité, l'idée charmante d'une Nymphe qui s'échappe des bois pour venir trouver le mortel favori qui a sçu la toucher.

Le Colonel Wilmot la fixoit avec extase. Il me demandoit si les Divi-

nités champêtres avoient quitté leur séjour pour orner la maison de Temple.

Je l'ai présenté à Emilie & je l'ai laissée avec lui... Je me suis marié fort à propos... Un Nabab doit être un rival bien dangereux.

Lucie a paru aussi fort aimable; mais c'est un autre ton, d'autres manières. Elle étoit tout le luxe d'une Sultane favorite: Ses charmes inspiroient du respect, & ceux d'Emilie l'attiroient. Ses regards commandoient; ceux d'Emilie persuadoient avec douceur.

Il y avoit beaucoup d'autres Dames; on m'a même dit qu'il y en avoit de fort belles : mais je vous avoue que je n'ai vu qu'Emilie. Bella bien fait de ne pas venir... Il auroit fallu qu'elle m'eût dit qu'elle étoit là pour que je l'eusse remarquée.

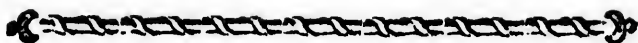
N'allez pas, je vous prie, lui lire ceci.

Nous faisons ce matin une course à Burleigh. Le Colonel Wilmot y accompagne Emilie. Il ne sçait point encore que je suis son mari, & elle ignore qu'il est mon parent. Il ne la conoît que sous le nom de sa belle Payfanne : je les instruirai à notre retour.

Adieu.

RIVERS.

J'avois prévenu le Colonel du mariage de ma sœur, & j'avois trouvé le moyen de le présenter à Temple sans qu'on s'en appercût. Il n'est ici étranger qu'à Emilie. J'aurai le soin de le prier de ne lui point parler du dessein qu'il avoit conçu à mon égard.



## LETTRE CCXXX.

*Madame Rivers la jeune, à Madame Fitzgérald.*

Ce Jeudi matin.

**J**E suis encore toute fatiguée, ma chere, & l'on veut, malgré cela, me faire faire une promenade à quelques lieues d'ici. J'ai été cette nuit la plus heureuse petite personne du monde. Les yeux de mon Rivers ne m'ont pas quittée un instant. Parmi la foule de beautés où j'étois confondue, il sembloit n'appercevoir que moi : mais je voyois à travers son contentement, qu'il étoit fâché de ce que mon masque lui

déroboit le plaisir de me voir... Il voulut me le faire quitter long-tems avant le souper : il étoit enchanté de ce que j'attirois les regards de toute l'assemblée.

Il avoit amené un Monsieur qui , sur-tout , me regardoit avec plus d'attention que les autres. C'est un homme d'un certain âge , mais aimable , honnête & de beaucoup d'esprit , si , toutefois , on peut juger de l'esprit de quelqu'un dans une conversation souvent interrompue.... Il ne m'en a pas moins frappée. Je n'ai jamais , au premier abord , senti tant de penchant pour un homme que pour lui , si ce n'est pour Rivers.-

Mon doux mari vient de me dire que j'avois fait la conquête de son ami ; c'est lui qui sera mon écuyer



dans la courſe que nous allons faire à Burleigh.

Rivers ne nous a préſentés l'un à l'autre qu'en qualité de maſques. Les embarras du bal & de la foule, lui ont apparemment fait oublier de nous faire connoître réciproquement.

Je ne ſçais pas même le nom de cet aimable étranger, & je ne crois pas qu'il ſçache non plus qui je ſuis.

Lucie étoit d'une beauté raviffante. Son habillement, auffi ſomptueux qu'élegant, alloit admirablement à ſa taille, qui ne m'avoit point encore parue ſi belle.

C'eſt en vain que les autres auroient voulu eſſayer de paroître belles en ſa préſence.

Vous ſçavez comme elle porte

D'EMILIE MONTAGUE. 231  
bien sa tête. Sa taille imposante, la dignité de son air, les mouvemens ondulés des plis de sa robe, l'éclat de ses diamans, lui donnoient une supériorité infinie sur les autres femmes... & elles le sentirent d'une manière qui me fit de la peine.

Je n'aime point à voir des sensations de trouble & de dépit dans les lieux qui sont consacrés au plaisir. C'est, pourtant, à quoi il faut s'attendre tant que les passions humaines seront ce qu'elles sont.

Il y avoit quatre ou cinq autres Sultanes. Il sembloit qu'elles étoient les Esclaves de Lucie. En un mot, elle avoit l'air d'une Déesse; elle marchoit en Reine.

La simplicité de mon déguisement prévint des comparaisons qui m'auroient été fort défavantageuses.

J'étois à l'abri de la critique. Ce

pendant , la différence extrême de nos parures , me donnoit beau jeu pour être considérée même à côté d'elle.

Temple n'avoit pas voulu qu'elle mît de masque. La fraîcheur , la vivacité de son teint animé par le plaisir & par la confiance d'être universellement admirée , lui faisoit tout éclipsér.

A peine pouvoit-on soutenir le feu de ses yeux.

Je n'ai jamais vu la tendresse & la vanité de Temple si satisfaites... Il écoutoit , avec avidité , tous les éloges qu'on lui prodiguoit , & que l'envie même ne pouvoit lui refuser.

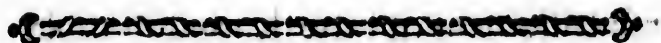
Madame Rivers soutenoit à merveille le caractère qu'elle avoit choisi. On l'auroit prise , lorsqu'elle parloit à Rivers , pour Aurélie ; elle en a les vertus.

Rivers la regardoit avec un attendrissement qui me le rendoit mille fois plus cher. Quelle mere! & quelle femme divine!

Adieu. Les voitures sont prêtes & l'on n'attend que moi.

E. M. R I V E R S.





## LETTRE CCXXXI.

*Le Colonel Rivers, à Monsieur  
Fitzgerald.*

Jeudi, deux heures.

**E**milie n'avoit point encore vû Burleigh. Le Colonel Wilmot & elle en sont enchantés. Il est encore plus enchanté d'elle.

Il est actuellement dans son appartement. Je vais les y aller joindre pour lui faire part de mon mariage. Il est dans la disposition où je souhai-  
tois qu'il fût pour lui apprendre cette nouvelle.

Je suis sûr qu'il me pardonnera. Je reviens. Il est mortifié sans être surpris. Il avoue qu'il n'étoit pas

D'EMILIE MONTAGUE. 235  
possible de résister aux charmes d'Emilie : il l'a priée d'être l'amie de sa fille.

Il veut absolument lui donner un ajustement complet de Diamans ; ce n'est , dit-il , qu'à cette condition qu'il me pardonnera mon mariage.

Je vais lui présenter Emilie chez lui.

Adieu pour un moment.

Ah ! mon cher Fitzgerald !... à peine puis-je respirer. Le tumulte de ma joie, ma surprise... Cette fille que j'ai refusée... Emilie... L'auriez-vous jamais cru ?... Enfin... mon cher ami, mon Emilie est cette fille si chère du Colonel Wilmot.

Quand je l'ai annoncé à Emilie par son nom , elle a changé de couleur... J'ai ajouté qu'il arrivoit des Indes orientales... Un tremblement

soudain l'a saisie ; elle est devenue pâle, la voix lui a manqué, & en tombant sur un sofa, elle s'est écriée d'une voix foible : mon pere ! & a perdu tout sentiment.

Il court à elle, la serre contre son sein, lui donne mille baisers, & lui demande, avec transport, si elle est réellement sa fille, sa chere Emilie, le gage précieux que son Emilie Montague lui a laissé de sa tendresse !...

Elle reprend ses esprits, fixe son pere avec attendrissement, lui baise la main... Elle veut parler, les larmes étouffent sa voix.

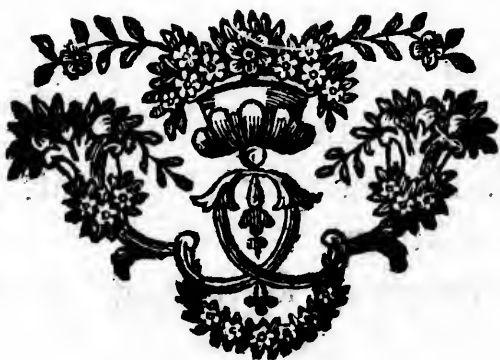
Je ne puis vous décrire toute cette scène.

Je les ai laissés pour vous faire part de mon ravissement.

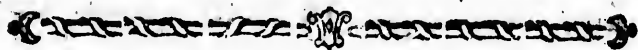
Adieu. Ces momens sont trop précieux pour que je puisse vous en

D'EMILIE MONTAGUE. 237.  
dire davantage. Je vous écrirai de-  
main.

RIVERS;







## L E T T R E   C C X X X I I .

*Le Colonel Rivers , à M. Fitzgerald.*

Ce Vendredi.

**L**E bonheur de votre ami est complet.

Le sein de mon Emilie n'est plus agité d'aucune inquiétude. L'approbation de son pere ne lui laisse plus rien à désirer.

Vous vous souvenez qu'elle vouloit différer notre mariage. Elle attendoit son pere ; c'étoit - là son motif.

Elle espéroit , quoiqu'il l'eût engagée à un autre , pouvoir le fléchir & l'engager à lui laisser la liberté du choix. Elle ne sçavoit pas que le mari que lui destinoit son pere étoit son heureux Rivers.

On lui avoit fait promettre dès son enfance de cacher les circonstances de sa naissance ; & elle ne me les avoit pas même apprises.

Elle étoit résolue de n'en jamais épouser un autre que moi. . . mais sûre du retour de son pere ; elle croyoit qu'il étoit de son devoir de l'attendre.

Elle supposoit qu'il me verroit avec les mêmes yeux qu'elle , & qu'il changeroit de dessein dès qu'il m'auroit vu. Elle se figuroit qu'il seconderoit son amour par le seul motif de récompenser son obéissance en différant de se marier.

Ce sont les lettres que vous lui avez apportées de Madame Melmoth qui l'avoient instruite du retour de son pere ; il y avoit deux ans qu'elle n'avoit reçu de ses nouvelles, elle le croyoit mort. Mes importunités, la crainte que je ne doutasse de sa ten-

dressé, la promesse qu'elle avoit faite de se taire sur sa naissance & qui l'empêchoit de s'expliquer davantage; tout cela surmonta son devoir & elle m'épousa.

Mais elle écrit à Madame Fitzgérald.

Venez tous partager le bonheur de vos amis.

RIVERS.



LETTRE



LETTRE CCXXXIII.

*Madame Rivers la jeune, à Madame  
Fitzgerald.*

Ce Vendredi.

**R**Ivers vous a raconté... Il est impossible, ma chère amie, de vous exprimer tous les transports de ma joie. Cet événement concilie tous mes devoirs.

Je sentoís que j'avois manqué à l'obéissance filiale. Cette inquiétude troubloít le plaisir que j'avois d'être mariée au plus aimable des hommes... Toutes ces peines d'esprit sont dissipées.

Ce mari que je redoutois, que j'étois résolue de ne jamais accepter, étoit mon cher Rivers.

*Tome V.*

L

Mon pere m'excuse. Il pardonne le crime de l'amour; il bénit la bien-faisante Providence qui nous a conduits au bonheur.

La plus aimable des meres prend part à ma joie. Elle rend graces à la bonté divine qui a récompensé son fils de toutes les attentions qu'il a eues pour elle.

Rivers l'écoute... il se détourne pour cacher ses larmes... La tendresse qu'elle lui inspire est aussi douce que celle d'une femme.

Que de reconnoissance nous devons au au Ciel! Que ses bienfaits soient à jamais gravés dans nos cœurs!

Lucie-aussi!... Temple!... Ah! tout est joyeux de notre joie.

Mais il faut tout vous dire. Rivers vous a déjà fait part d'une partie de mon histoire...

Mon oncle me confia à une fem

me dont il étoit sûr & me plaça avec elle dans un Couvent en France. J'y restai jusqu'à l'âge de sept ans. Il me fit alors venir en Angleterre. Je passai encore huit ans dans les Pensions. Il me prit avec lui & me mena dans le Comté de Kent, où il alloit joindre son Régiment. C'est-là, ma chere, que je vous trouvai & que se formèrent, entre nous, ces doux liens de l'amitié qui nous unit. Que je regrettai le parti qu'il prit d'entrer dans un autre Régiment ! Il fut bientôt obligé de passer en Amérique, & je l'y accompagnai.

Les affaires de mon pere étoient alors dans une situation qui déterminâ mon oncle à saisir la première occasion qui se présenteroit de me marier avec quelque'avantage.

Je le respectois comme s'il avoit été mon pere : il m'en avoit toujours

servi. Je n'avois pas d'autres volontés que les siennes.

Il m'engagea au Chevalier Clayton. Une maladie dangereuse lui annonça la fin de ses jours. Il m'apprit alors toutes les circonstances de ma naissance, en me faisant promettre de les cacher jusqu'à ce que je visse mon pere.

Il mourut & me laissa environ deux mille livres sterling que son grand-pere lui avoit confiées pour moi. C'étoit, alors, toute la fortune que je pouvois espérer.

On croyoit que mon pere étoit ruiné. Le bruit même de sa mort se répandit. Je me crus absolument libre de mes actions.

Deux ans se passerent sans qu'on reçût de ses nouvelles. Les lettres que vous m'avez apportées de Madame Meimoth, m'ont, seules, instruite.

D'EMILIE MONTAGUE. 245  
qu'il étoit vivant. Une foule de contre-temps, qui ne sont que trop ordinaires lorsqu'on est dans des régions si éloignées les unes des autres, en avoient retardé la réception.

Le Ciel favorable conduisit Rivers à Montréal pendant que j'étois dans cette situation. Je le vis, & mon ame, dès ce moment, fut à lui.

Vous sçavez le reste, ma chere Bell. Je touchois au moment de mon bonheur lorsque vous m'apportâtes les lettres de Madame Melmoth. Elle m'annonçoit que si j'étois encore fille, mon pere me recommandoit de ne me point marier qu'il ne fût arrivé.

Elle ajoutoit dans sa lettre qu'il me destinoit à un de ses parens dont la famille étoit venue à son secours; que ses affaires avoient pris un tour heureux; qu'il étoit riche, qu'il



croyoit son devoir intéressé à payer cette dette de reconnoissance, qu'il espéroit, en même temps, me rendre heureuse, en m'unissant à un homme qui, par la réputation dont il jouissoit, méritoit ma tendresse.

Vous vous souvenez, sans doute, ma chere Bell, à quel point ces lettres m'affecterent. J'écrivis, sur le champ, à Rivers, pour le prier de différer notre mariage. La maniere dont il prit cette proposition & la crainte de lui déplaire & de lui paroître indifférente, me firent trahir ce que je devois à mon pere; je l'épousai. Je ne lui demandai pour toute chose que de ne me point obliger à lui expliquer les motifs de ma conduite.

Je ne connoissois point l'humeur de mon pere. Il pouvoit être un tyran qui nous auroit séparés l'un de l'autre, Rivers doutoit de ma ten-

dresse. Si j'eusse attendu & que mon pere n'eût pas consenti à notre union, ses soupçons auroient, en quelque façon, été justifiés. Il auroit pu supposer que j'avois cessé de l'aimer ou que mon amour n'avoit été qu'une feinte. Il auroit pu m'accuser d'avoir voulu attendre le retour de mon pere pour rejeter sur l'autorité paternelle la cause de mon changement.

L'amour surmonta tout. J'aurois, peut-être, couru risque, en différant, de perdre tout ce que chérissoit mon ame.

Je ne comptois plus, en me mariant, sur la fortune de mon pere. Je m'imaginois qu'il m'en priveroit pour me punir, & j'y renonçois avec défintéressement. J'espérois, cependant, que le mérite de Rivers & l'affection paternelle, quand il nous au-

roit connus tous deux , auroient assez d'empire pour l'exciter à faire quelque chose pour moi.

J'aurois été trop satisfaite qu'il m'eût seulement laissé la moitié de ses biens : j'aurois volontiers consenti qu'il eût donné l'autre moitié à celui qu'il me destinoit.

J'avois donné ma main à Rivers & j'étois heureuse. Cependant, le retour assuré de mon pere , ma désobéissance , altéroient mon bonheur. Un nuage de chagrin, qui paroïssoit, malgré moi , dans mes yeux , enveloppoit toute mon ame. Je suis sûre que Rivers s'en est apperçu bien des fois ; mais sa délicatesse extrême l'a toujours empêché de m'en demander la cause.

Je sçais , à présent , ce qui avoit toujours été un secret pour moi. Je sçais que mon pere avoit offert sa fille

D'EMILIE MONTAGUE. 249  
inconnue, à Rivers, avec toute sa fortune. Mais quand même il ne m'auroit pas été aussi attaché, sont-ce les richesses qui pouvoient satisfaire un cœur aussi sensible que le sien ? Il rejetta aussi-tôt cette proposition, & dans la crainte que je n'en fusse instruite & que mon désintéressement ne m'engageât à le presser de l'accepter, il pressa lui-même notre mariage avec plus d'importunité que jamais. Admirez, ma chere Bell, toute sa générosité. Il m'a caché ce sacrifice & je l'aurois toujours ignoré sans les circonstances qui ont tout éclairci.

Ces sentimens si nobles & qui sont si particuliers à mon Rivers, avoient, jusqu'à présent, enseveli dans le secret, des mystères qui ne nous laissent plus rien à souhaiter pour notre bonheur.

Que mon Rivers est bien digne de toute ma tendresse !

L v

Mon pere me fait appeller.

J'ai oublié de vous dire que je lui  
ai donné le portrait de ma mere.

[Adieu.

E. M. RIVERS.





cette nouvelle, par quelqu'ami de votre pere.

Je suis enfin Madame la Majore ; Fitzgérald a reçu son Brevet ce matin.

Je vous félicite encore une fois, ma chere, sur ce beau triomphe de tendresse.

L'amour & la vertu ont donc par eux-mêmes leur propre récompense... Ils nous donnent encore le droit de prétendre à d'autres.

On devrait toujours considérer que ceux qui ne consultent que l'amour pour se marier, peuvent devenir riches, & que ceux qui ne se marient, au contraire, que pour avoir de la fortune, n'aimeront jamais.

L'amour vient après le mariage ! Idée fausse qui choque tous les esprits qui ont la moindre délicatesse. Un mariage qui ne commence que par l'indifférence voit bientôt le dégoût & l'aversion.

Dites, je vous prie, au Colonel Wilmot que je le retiens, dès ce moment, pour mon Cysibée. Mon pere, en échange, est entièrement à votre service.

Mais avez-vous donc résolu, ma très-belle, de me mettre en colere contre vous? Que veulent dire, s'il vous plaît, ces sentimens si nobles & qui sont si particuliers à votre Rivers?

Infatuée que vous êtes! Moi, je crois qu'il y a d'autres hommes au monde... Cette noblesse d'esprit n'est pas si particuliere... Et les sentimens de quelques personnes ne sont pas plus généreux que ceux de certaines gens de ma connoissance.

Enfin, je crois que Fitzgérald en vaut bien un autre... Il auroit agi tout de même que Rivers s'il s'étoit trouvé dans la même situation.

Ne me faites plus, je vous prie,



d'éloge exclusif de votre idole. Vous le prenez pour un Phœnix... C'est un homme aimable, charmant; mais il y en a d'autres qui ont les mêmes avantages.

Fâchez-vous si vous voulez... Je me fâcherai aussi.

Fitzgerald est sûrement.--- Rivers a beaucoup de mérite; mais les comparaisons, ma chère.--

Votre mari, le mien, sont deux hommes divins. Je ne les changerois pas pour deux Adonis.. mais je ne prétends pas qu'il n'y ait qu'eux d'aimables au monde.

La beauté est dans les yeux de la personne qui aime. Quelqu'idée exaltée que vous ayez de votre Rivers, chaque femme qui respire & qui aime, a la même idée de l'amant qu'elle chérit.

A propos. Voici une nouvelle qui

va bien flatter l'orgueil que vous avez de votre mari.

Un de mes Esclaves, de Québec, m'écrivit que Madame Desroches vient de refuser le parti le plus avantageux de la Colonie. Elle a fait serment de ne se jamais marier.

C'est une sotte résolution. Je l'aime, cependant, mieux uniquement parce qu'elle l'a prise.

Mon pere veut acheter une maison dans votre voisinage. Tâchez de lui en découvrir une. Il dit qu'il rendroit son jardin au moins aussi beau que le vôtre. Nous passerions chez lui la moitié de l'année, & je ferois, pendant ce temps là, l'amour à Rivers. Que dites-vous du projet ?

Il faut jeter de la variété sur la vie. Il n'y a rien de si amusant & qui réveille plus agréablement l'esprit, surtout, à la campagne, que d'être ca-

jolée par un homme aimable.

Je ne sçais pas, cependant, si je m'en tiendrois à Rivers. Je pourrois bien étendre un peu plus loin ma coquetterie. L'ami du mari devient bientôt aussi insipide que le mari lui-même.

Nous voilà tous à la fin de notre Roman. Elle nous fait dégénérer en gens tranquilles, composés, qui se marient & forment des établissemens. Je crains bien que nous ne courions le risque de nous plonger tout-à-fait dans la végétation. Cet avenir m'alarme. Demandez à Rivers ce qu'il en pense. Il se vante de connoître les loix de la nature. Il a sûrement quelque bonne recette pour prévenir cet engourdissement.

L'amour est une belle invention ; mais on me dit qu'il s'évapore ; ses feux se changent en amitié... Ce sont

D'EMILIE MONTAGUE. 257  
là, je vous l'avoue, des cendres bien  
insipides... Encore si cela n'arrivoit  
qu'à soixante ou soixante-dix ans!

Que faire, pour varier les amuse-  
mens de la vie ?

Les Jeux de Cartes furent inven-  
tés pour amuser celle d'un Roi... A  
parler vrai & philosophiquement, la  
vie n'est autre chose qu'une partie  
interrompue de Quadrille.-

Un beau Colonel des Gardes entre  
chez moi...

Adieu.

B. F. FITZGERALD.





## L E T T R E . C C X X X V .

*Le Colonel Rivers , à Madame  
Fitzgerald.*

*A Bellfield, ce Mardi.*

**J'**Accepte votre défi, ma chere Bell. Vous vous imaginez que je tomberai dans cette insipidité commune aux gens mariés ; détrompez-vous.

Ne craignez pas vous-même de faire cette chute. Il n'y a personne parmi nous qui court ce risque.

J'ai mille amusemens en réserve pour tenir nos esprits éveillés.

Pas un de nous n'est de l'ordre de ces êtres assoupis qui ont, sans cesse, besoin d'événemens pour sentir qu'ils existent. Ce défaut n'est que le par-

rage des gens froids & inanimés, qui n'ont ni cœur, ni ame, ni vivacité. Ils ne goûtent aucuns des plaisirs de la vie.

Nos aventures ont pris fin. Nous en verrons d'autres; il en naîtra, à chaque instant, qui seront aussi amusantes.

Il ne tient qu'à nous de mener, si je peux m'exprimer ainsi, une vie pindarique. Le plan de la mienne est tout fait...

Voyons...

Vous allez l'approuver. Il a pour base de n'avoir point d'aventures...

Je n'approuve point cela.

Ecoutez, ma chere Bell. La vie n'est agréable que quand elle est mêlée de grands & de petits plaisirs. Il nous faut de amusemens frivoles aussi - bien que des transports sublimes.

Le jardinage fera mes plaisirs secondaires. Ce sont ceux de ma divine Emilie, & je les préfère par cette raison. Je veux aussi vous inspirer du goût pour ces occupations rurales.

Le Colonel Wilmot m'a rendu aussi riche que je souhaitois de l'être.

Vous sçavez que je méprisois souverainement la fortune lorsqu'elle me paroissoit incompatible avec la possession de mon Emilie... mais à présent que je possède l'une & l'autre, je connois toute sa valeur.

Mon pere (& quel plaisir n'est-ce pas pour moi de donner ce nom à celui d'Emilie!) vouloit me faire entendre qu'il nous falloit une plus grande maison. Je ne voudrois pas quitter mes Dryades pour le Palais d'un Souverain. J'ai, cependant, consenti qu'il fît construire à Bellfield une aile qui manque pour en

completter le plan, & il la meublera à sa fantaisie.

Il veut avoir une maison à Londres. Nous roderons de l'un à l'autre endroit, selon que le caprice nous guidera.

Nous n'aurons de règle pour nous conduire que notre inclination que nous suivrons sans contrainte. Croyez-vous qu'on végete en agissant ainsi ?

La grande science de la vie, ma chère, est de tenir dans une agitation continuelle le principe actif qui nous anime : mais il faut le bien gouverner. Il pourroit nous détourner du bonheur réel, pour nous faire suivre un bonheur idéal & chimérique.

L'amour, tout aimable qu'il est, exige une variété d'amusemens & de dissipation. Ils empêchent cette langueur qui engourdit les plaisirs humains.



La tendresse, la délicatesse d'Emilie, tiennent toujours mon amour éveillé. Elle invente de petites parties de plaisir qui ont l'agrément de la surprise. Elle en est l'ame, j'en suis le héros. Toutes ses attentions tendent à me rendre heureux.

J'envie toujours celui qui a le bonheur de la mener dans ces petites excursions.

Notre amour est, sans cesse, accompagné des jeux & des ris.

Enfin, ceux qui ont le courage d'agir comme nous, qui osent ne former leur société que de gens choisis, sont sûrs d'être heureux.

Les affections du cœur sont les vraies sources du plaisir. L'amour, l'amitié & ce doux avenir qui vous regarde comme moi, ma chere Bell, la tendresse qu'inspirent des enfans, tous les attachemens domestiques,

D'EMILIE MONTAGUE. 263  
enfin , sont d'un agrément inexpri-  
mable.

L'Auteur bienfaisant de la nature,  
nous a donné à tous des affections  
pour les fins les plus sages....

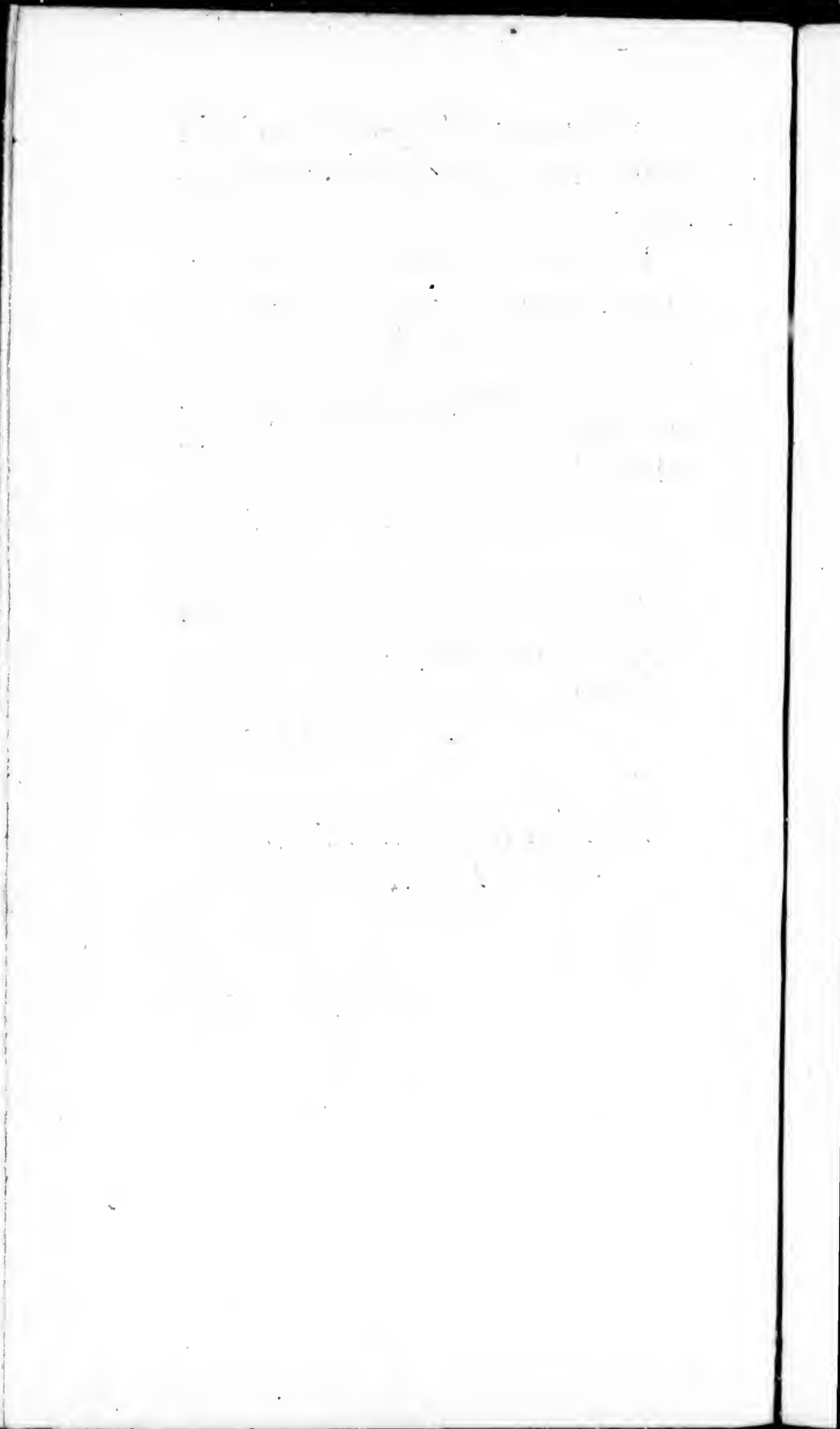
Cela est bien dit , mon cher Rivers;  
*mais il faut cultiver son jardin , &*  
cela est bien triste à notre âge.

Je ne vous réplique point. Venez  
nous voir ; nous arrangerons les cho-  
ses pour le mieux , & puissions-nous  
dire toujours : *tout est bien !*

Adieu.

R I V E R S.

*Fin de la cinquième & dernière  
Partie.*



---

*On trouve chez le même Libraire les  
Livres suivants : prix broché.*

- Voyage Sentimental, 2 vol. *in-12*. 2 l. 8 s.  
La Fille Naturelle, 2 vol. *in-12* 3 l.  
Pied de Fanchette, 3 vol. *in-12* 3 l. 10 s.  
La Recluse Anglaise, 3 vol. *in-12* 3 l. 10 s.  
Mari offensé, 2 vol. *in-12*. 2 l.  
Nourjahad, hist. Orientale, 1 vol. 1 l. 16 s.  
Bergeries, 1 vol. 1 l. 4 s.  
Emilie Montague, 5 vol. 6 l.  
Lettres de Cécile à Julie, 2 vol. *in-12*. 3 l. 10 s.  
Iphis & Aglaé, 2 vol. 3 l. 10 s.  
Idalie ou l'Amante infortunée,  
3 vol. *in-12*, 3 l. 10 s.  
Le second volume des Idées singulières,  
4 l. 16 s.  
Abrégé de l'Hist. de France, à l'usage  
des jeunes gens, 2 vol. *iu-8<sup>o</sup>*. 7 l. 4 s.  
Agathe de Saint-Bohaire, 2 vol. 3 l.  
Temple du Bonheur, 3 vol. 6 l.  
Histoire du Chevalier du Soleil,  
4 vol. 4 l.  
La Rose ou la Fête de Salency,  
1 vol. 1 l. 4 s.  
Histoire de Pierre le Long. 1 vol. 3 l.  
Lettre de Lord Austin, 2 vol. 3 l.  
Essais sur les Peuples, 1 vol. 1 l. 16 s.

Orgueil National , 1 vol.	2 l.
Parallèle de Robinet , 1 vol.	2 l.
Histoire des Dogmes , des Philosophes , sous presse.	
Les Vicissitudes de la Fortune ; 2 vol.	4 l. 10 s.
Dominique & Séraphique , 1 vol.	1 l. 4 s.
Mémoires de S. Forlaix , 4 vol.	6 l.
Abbaye de Barfort , 2 vol.	2 l. 8 s.
L'Elu & son Président , 2 vol.	2 l. 10 s.
Discours sur les Dogmes de la Religion Gaul. 1 vol.	2 l. 10 s.
Instruction Militaire , 2 vol.	4 l.
Galimathias Poétique.	1 l. 16 s.

---

---

## APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Roman intitulé : *Lettres ou Histoire d'Emilie Montague* ; j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, ce 23 Février 1770.

ARNOULT.

---

---

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné,  
rue de la vieille Bouclerie, à l'Arbre  
de Jessé.

